

TABULA RASA, MARSEILLE 1943

de Dominique Cier

Tabula rasa, Marseille 1943 est l'aboutissement du projet Quartier Libre 2013 qui résulte d'une collaboration entre l'association En italique, le Mucem, la Mairie du 2^{ème} secteur et de la Coordination Patrimoine et Création des 2^{ème} et 3^{ème} arrondissements de Marseille

Dominique Cier - Villa d'Este - 15 avenue Robert Schuman - 13002 - Marseille
Port : 06 87 83 76 10 - mail : dominique.cier@wanadoo.fr

Personnages

Le témoin

Gaston, l'adjoint à la mairie

Emile, membre de la Légion de volontaires, puis de la milice

Raymond, mécanicien au chômage, un peu simplet

Le notaire

Lucien, syndicaliste

Ange, marin et passeur

Jeannot, patron du bistrot

Madeleine, boulangère

Adrienne, agricultrice, spécialiste du marché noir

Antoine, mitron, puis membre de la Légion et de la milice

Annie, employée municipale

L'Abbé

Mademoiselle Pélissier, institutrice

Yvan Féclowick, le père

Rachel Féclowick, la mère

Edith Féclowick, la fille aînée

Sarah, la cadette

L'inspecteur

Cyprien, employé municipal

Le stagiaire

Eve, une jeune fille juive

Marie, résistante

Albertine, étudiante

Nasma, prostituée

Policiers, réfugiés, rescapé, vieille, égaré, mari et femme, résident,
jeune fille et quelques silhouettes...

Cette chronique est longue parce que la tragédie l'a été. Le metteur en scène doit faire son propre chemin dans le texte et notamment dans les monologues – récits de vie. Et les acteurs doivent pouvoir jouer plusieurs rôles. Le passé et le présent s'inscrivent dans une narration qui prend volontairement des formes diverses. Dans les récits, on passe parfois brusquement de l'imparfait au présent. C'est que des images trop fortes surgissent dans l'esprit des personnages et qu'ils revivent très intensément les événements.

1

Décembre 1940.

Au bistrot, place de Lenche.

C'est le matin. Jeannot vient d'ouvrir. Lucien, Ange et Raymond sont à une table de la terrasse, le notaire et Gaston, le conseiller municipal, à une autre.

Adrienne traverse l'espace et pousse Abel vers sa charrette en le frappant mollement.

ADRIENNE : Tu crois que je n'ai que ça à faire ? Je vais t'apprendre à te cacher ! Petit saligaud ! Quand je te dis de surveiller les cagettes, tu ne bouges plus ! Et tu ouvres l'œil ! Il n'y a que des voleurs ici, tu ne l'as pas encore compris ? Il va falloir que je te l'explique combien de fois ? Surveille surtout les enfants, il n'y a pas pire que ces vermines. Parce qu'ils s'y mettent à deux ou trois pour chaparder sur le chemin de l'école ! Au besoin, n'hésite pas à manier le fouet ! Regarde, il y a déjà la queue et tu n'as pas fini d'installer ! Fainéant ! Méfie-toi de la grosse : elle tripote la marchandise et elle en profite pour la glisser dans son cabas. Et avant de servir, tu réclames les tickets ! *(elle crie)* Bonjour, Madame Lespinasse ! J'arrive ! Abel va vous servir ! *(elle revient vers le bistrot)* C'est que de la mauvaise graine, ces gosses de l'Assistance ! Ils nous donnent que le fond du panier et ils voudraient qu'on les paie deux sous la journée ? Foutaise ! Des coups, oui ! *(à la cantonade)* Regardez ce soleil ! Et contemplez notre mer, elle n'est pas belle ? Ils peuvent faire ce qu'ils veulent du monde, mais qu'ils ne touchent pas à Marseille ! Même l'air est différent ! *(elle s'assoit à une autre table, au patron)* Jeannot, une noisette allongée !... C'est pas une belle journée ?

JEANNOT : Oui... C'est dommage qu'il y ait cette saloperie de guerre !

ADRIENNE : Ca va bientôt finir !

JEANNOT : Je me demande ce qu'on va devenir...

NOTAIRE : Maintenant qu'on a Pétain, ça va changer...

RAYMOND : Qu'est-ce qui va changer ?

NOTAIRE : Tout. Ca va être une autre France.

GASTON : Au moins, il connaît les Boches. Ils n'ont pas dû oublier le coup de Verdun !

ADRIENNE : Moi, je le suis les yeux fermés...

LUCIEN : Jusqu'où ? Jusqu'à Vichy ? C'est là qu'est le gouvernement.

RAYMOND : Vichy, c'est dans quel coin sur la carte ?

LUCIEN : Dans le nord. C'est une ville d'eau. Pour les malades.

RAYMOND : Fini le pinard ! La diète pour tout le monde !

JEANNOT : Ils n'ont pas de chance les gens qui sont nés là-bas...

RAYMOND : Faut surtout être con !

LUCIEN : Pétain, c'est un vieux. C'est pour ça qu'il a choisi Vichy. Il a mal au ventre. Il ne digère plus le café au lait. C'est le foie. Je trouve qu'il a quelque chose de paléolithique...

RAYMOND : De quoi ?

LUCIEN : De la préhistoire...

GASTON : Tu peux dire ce que tu veux. En tout cas, quand il est venu le 3 décembre, tout Marseille voulait le voir et lui offrir un bouquet !

RAYMOND : Comme ça, il peut nourrir ses lapins...

GASTON : Ne sois pas insolent ! Il nous montre l'exemple !

LUCIEN : Ce que je sais, c'est qu'il a été meilleur ouvrier de France !

GASTON : Ah, bon ?... En quoi ?

LUCIEN : En boucherie !

GASTON : (*offusqué*) C'est un héros ! Un homme sage ! Il a fait don de sa personne à la France !

LUCIEN : Dans son état, ce n'est pas un cadeau !

GASTON : Vous les communistes, on ne vous demande pas votre avis ! Vous êtes des mauvais Français ! (*il se détourne*) Et moi, je ne discute pas avec les mauvais Français !

ANGE : Il paraît qu'il y a un général qui a parlé à la TSF...

LUCIEN : Eh ben, tu te réveilles, toi ?

ANGE : Le type, il veut continuer la guerre... C'est le charcutier qui me l'a dit !

ADRIENNE : Il aurait dû la faire quand c'était le moment !

JEANNOT : (*apportant la noisette*) Il était au gouvernement et maintenant il est à Londres...

GASTON : Un déserteur et un planqué ! Il trahit son pays et il la ramène ? Parce qu'à Dunkerque, les rosbifs ils ont lâché le fusil et ils ont traversé à la nage ! (*il se penche vers le notaire*) C'est comme les fourmis. Vous n'avez jamais vu des fourmis traverser un ruisseau ? Elles se marchent dessus et les plus dégourdies passent de l'autre côté !

JEANNOT : De Gaulle, il s'appelle.

RAYMOND : Ils sont plusieurs ?

ANGE : De Gaulle, c'est son nom. Général De Gaulle.

RAYMOND : Des militaires, on en a soupé. Moi, à la TSF, j'écoute plutôt Rina Ketty et Maurice Chevalier !

ADRIENNE : Moi, j'aime bien Charles Trenet... Mais il n'est pas un peu bizarre, ce type ?

JEANNOT : Adrienne ! Ce n'est pas pour dire, mais je crois qu'il y a une meute de mégères qui s'en prennent à tes cagettes !

ADRIENNE : (*se levant d'un bond*) Millediou ! Il suffit que je me pose et voilà le résultat ! (*elle se précipite*) C'est qu'elles se servent, ces vieilles rombières ! Elles n'ont pas honte ? Abel ! Donne du fouet ! Qu'est-ce que tu attends ? Frappe, bordel ! Du nerf ! (*elle disparaît*) Et les tickets ? Prends les tickets ! Maryse ! Joséphine ! Vous allez me vider vos sacs !

JEANNOT : Ca commence...

GASTON : Les gens, il faut les éduquer... C'est trop le souk ! Une bonne dérouillée, il n'y a que ça qu'ils comprennent ! Il faut les dresser ! Les Boches, c'est la discipline de fer, c'est comme ça qu'ils ont gagné la guerre ! Il n'y a pas de secret ! Chez nous, c'est partout la pagaille et le laisser aller... J'ai vu un officier, il s'était mis une ficelle à la place du ceinturon ! Ah, elle était belle, notre armée ! Et regardez ce foutoir devant la boulangerie ! Ce n'est pas malheureux, ça ? Moi, je te les mettrais au pas !

LUCIEN : Eh bien, moi je vais vous dire : Hitler, j'y crois pas !

GASTON : Tu n'y crois peut être pas, mais il nous a foutu la pâtée !

RAYMOND : Si c'était de moi, la guerre on ne la ferait pas si souvent !

NOTAIRE : on est bien obligé !

LUCIEN : Vous pouvez parler ! Vous êtes réformé !

NOTAIRE : Mais j'ai un frère qui est prisonnier...

LUCIEN : Vous n'avez pas le droit à la parole. Votre fils n'a pas été mobilisé lui non plus !

NOTAIRE : Bien sûr que si ! Ce n'est pas de sa faute s'il a été affecté en Algérie. Il en faut.

LUCIEN : C'est un planqué.

NOTAIRE : Dites donc, je n'ai pas de leçon à recevoir ! On a fait Verdun, aussi ! J'ai deux oncles qui y sont restés !

LUCIEN : Ce sont toujours les meilleurs qui s'en vont les premiers !

GASTON : Le mien était au front, sur la ligne Maginot !

RAYMOND : Maginot ? C'est un truc pour ne pas avoir d'enfant ?

LUCIEN : C'était une ligne de défense. Et nos brillants officiers proclamaient qu'on irait pendre notre linge sur la ligne Siegfried !

RAYMOND : Et c'est quoi la ligne sigfrid ?

LUCIEN : Bon sang Lucien, tu nous les casses ! C'est un fil de fer ! A la guerre, les soldats doivent laver leur linge ! Les nôtres voulaient le faire sécher en Allemagne, c'est raté ! Essaie d'étendre ton linge sur le fil de ta voisine, tu verras qu'elle te dira deux mots ! C'est ça la guerre !

CYPRIEN : (*entrant et se précipitant vers Gaston*) Monsieur l'Adjoint ! Vous savez qui c'est, vos soi-disant Strasbourgeois ?

RAYMOND : C'est des Boches ?

CYPRIEN : C'est pas des Boches, c'est des Juifs !

GASTON : Et qu'est-ce que ça change ?

CYPRIEN : Si ce sont des Juifs, c'est plus des Strasbourgeois. C'est clair qu'ils ne vont pas bien avec les gens d'ici...

LUCIEN : Ca veut dire quoi ?

CYPRIEN : Ca veut dire qu'ils ne sont pas Français...

LUCIEN : Ils viennent d'où, alors ?

CYPRIEN : Je n'en sais rien. Je répète juste ce qu'on m'a dit. (à Gaston) Vous n'avez pas besoin de moi ?

GASTON : J'arrive, Cyprien...

Cyprien s'éloigne.

NOTAIRE : On était bien chez nous et voilà qu'ils rappellent de tous les côtés !

RAYMOND : C'est vrai, ça !

LUCIEN : Vous n'êtes pas content de leur louer vos caves ? Vous en avez combien ? Une petite vingtaine ? Sans eau et sans électricité ? A trois cents ou quatre cents francs pièce ? Et vous allez nous faire croire qu'ils vous dérangent ? Vous vous gavez !

NOTAIRE : Je leur rends service.

GASTON : Hitler et sa bande, ils voient clair. En Allemagne, des communistes et des juifs, il n'y en a plus.

NOTAIRE : Ils sont venus chez nous.

RAYMOND : C'est toujours pareil, chez nous on prend la racaille des autres...

GASTON : On n'est pas forcément pour les Boches, mais s'ils peuvent nous aider à nettoyer l'étable, ça ne fera pas de mal. Il y en a trop qui en ont profité ! Un pays propre, ça ne serait pas plus mal.

NOTAIRE : Vous avez vu les noms qu'ils ont ? Rien que des noms étrangers qu'on ne peut même pas prononcer ! Franchement, c'est pas fait exprès, ça ?

RAYMOND : C'est la merde partout avec ces salauds de youpins qui sont dans tous les mauvais coups et les arnaques... C'est sûr, il y a du nettoyage à faire !

LUCIEN : Tu parles de ce que tu ne connais pas, Raymond ! T'en as pas marre de rabâcher les conneries des autres ?

RAYMOND : (*vexé*) S'il n'y avait pas tous ces juifs, on n'en serait pas à courir comme des lapins de garenne avec du plomb au cul ! Comment il s'appelle, le Strasbourgeois ?

GASTON : Féclowick.

JEANNOT : Dès qu'il croise un flic, il a l'impression de manquer d'air. C'est un signe. Ça veut dire qu'il a quelque chose à se reprocher, non ?

LUCIEN : Et toi, tu es tranquille quand les flics se radinent ? Ils ne viennent pas chez toi déjeuner à l'œil ? Et tu leur offres l'apéro et le digestif en plus... Ils te donnent quoi en échange ? Ils te fichent la paix avec tes petites combines ? C'est donnant - donnant ? Cinquante couverts presque sans tickets, ce n'est pas rien...

JEANNOT : (*furieux*) Je t'emmerde, Lucien ! Monsieur n'est pas satisfait de venir bouffer chez moi ? C'est pas assez bon ?

LUCIEN : Mais tu prends mes tickets...

JEANNOT : Parce que tu as de la chance d'en avoir ! Tu as une adresse et tu as été recensé ! Alors, tu es tranquille. Mais on fait quoi pour tous les autres ? Tu les laisses crever ?

LUCIEN : A dix francs le menu... Quatre fois son prix ?

JEANNOT : Je prends des risques...

LUCIEN : Ah oui ? Tu n'as plus les flics dans ta poche ?... Mais Féclowick, s'il a la trouille des flics comme tu le dis, c'est peut être qu'il a de bonnes raisons, tu ne crois pas ?

RAYMOND : Les Juifs, ils ont mis Jésus en croix. C'est pour ça qu'il ne faut pas les aimer.

LUCIEN : Ta gueule, Raymond !

ANGE : Quand on est juif, on est malheureux. Ils veulent tous se casser. Ils viennent me voir pour traverser la mer ou pour que je les emmène jusqu'à Barcelone. Mais je n'ai plus mon bateau. Il faudrait que j'en loue un...

GASTON : Ange, je ne te conseille vraiment pas de te lancer dans ce genre de trafic...

NOTAIRE : Il n'a qu'à s'adresser à cet américain... Comment il s'appelle, déjà ?

GASTON : Varian Fry...

NOTAIRE : Il paraît qu'il a le visa facile...

LUCIEN : Il ne donne pas son visa à n'importe qui ! Il faut neuf mois pour faire un gosse, mais un demi-siècle pour faire un violoniste virtuose, un écrivain ou un peintre. Il troque ses visas contre le talent de quelques élites. Nous autres, même les notaires et les adjoints, nous faisons parti du tout venant... A moins que vous ayez un talent caché...

ANGE : (*observant Antoine qui reste timidement à l'écart de la terrasse*) Il y a des gens qui sentent l'orage, Féclowick il flaire la catastrophe ! Il fait pitié, on dirait un naufragé... Il voudrait faire son paquet et disparaître avec sa famille pour une île déserte... N'importe où ! En Suisse, en Espagne, en Turquie, en Amérique... Il y en a qui réussissent !

GASTON : Quand ils ont de l'argent...

NOTAIRE : (*plaisantant*) Il leur donnerait cinq années de sa vie ou un poumon ou un rein, une greffe estampillée casher !

GASTON : Le don de soi, c'est une vertu chrétienne... Il pourrait aussi se convertir !

JEANNOT : Qu'est-ce que tu veux, Antoine ? Ta patronne a préparé mes baguettes ?

ANTOINE : Je pourrais avoir un petit blanc ?

JEANNOT : Tu as de la monnaie ? Ici, on est comme Saint Thomas, on boit ce que l'on paie...

Antoine hausse les épaules et s'apprête à faire demi-tour.

LUCIEN : Donne-lui son verre... Un grand. C'est pour moi. Il transpire, le pauvre ! (*il appelle Antoine*) Allez, viens t'asseoir !

JEANNOT : (*repartant*) Cette jeunesse ! De nos jours, on ne peut plus compter sur elle ! Des bras cassés ! C'est malheureux !

ANTOINE : (*le mitron vient s'asseoir*) Merci M'sieur !

LUCIEN : Alors, on lui a livré sa farine ?

ANTOINE : (*craintif*) Oui, M'sieur !

LUCIEN : Tant mieux ! Il y en aura assez pour tout le monde ?

ANTOINE : On va faire trois fournées, M'sieur. Le patron, il m'a frappé à deux heures !

LUCIEN : Et pourquoi il te frappe ?

ANTOINE : Juste pour me réveiller, M'sieur. Tout seul, je n'y arrive pas. Sinon, c'est la patronne qui me frappe, le patron il n'a pas le temps... Après la fournée, il va livrer...

GASTON : Dis-lui qu'il m'en mette deux de plus, j'ai du monde...

ANTOINE : (*gêné*) Ce serait mieux d'y aller, M'sieur...

JEANNOT : *(lui apportant son verre de blanc)* Et dépêche-toi de boire... Parce que si Madeleine te voit, tu es mal ! Tu as demandé la permission à Henri ?

ANTOINE : Il était aux cabinets, M'sieur !... Dans la cour...

NOTAIRE : Il vient de la campagne, ce petit. Il aurait dû y rester. Travail, Famille, Patrie, maintenant c'est la devise de la France. Le Maréchal veut le retour à la terre. Les Français doivent rester des paysans. Il a raison. Ce gamin ne sera jamais boulanger. *(au mitron)* Dis-moi, mon garçon. Tu n'aurais pas préféré travailler dans les champs ?

ANTOINE : Dans les champs, oui M'sieur ! Et surtout rester avec les moutons et les chèvres !

NOTAIRE : Vous voyez ?

Surgit la boulangère.

BOULANGERE : *(se précipitant sur Antoine)* Mais c'est qu'elle avait raison la Lespinasse ! Ce crétin de mitron passe du bon temps ! Et il picole, en plus ? Sauvageon ! Voleur ! *(elle tire et tort ses oreilles en le soulevant méchamment)* Tu n'as pas pu t'empêcher de plonger tes sales pattes dans la caisse ?

LUCIEN : Il n'a rien volé ! J'ai payé son verre, Madeleine...

BOULANGERE : Et tu veux me le pourrir à lui payer des coups à boire ? Tu trouves qu'il n'est pas assez flemmard ? Son père me l'a cédé pour mille francs ! Ce n'est pas pour se tourner les pouces... C'est pour le dresser ! Et ce matin, voilà que je le surprends à bouloter une baguette entière ! Il me vole, ce couillon ! *(elle le pince plus fort. Il se débat)* Une baguette ! Et sans ticket ! Au prix de la farine ? Mais il veut me faire mourir ! Voyou !

ANTOINE : J'avais faim !

BOULANGERE : Qu'est-ce que j'entends ? Il avait faim ? Mais il a tout le pain dur qu'il veut ! Et il se goinfre !

ANTOINE : Hier, on a tout vendu. Il ne restait rien !

BOULANGERE : Alors, tu attends ! Merdouille ! Tu touches au pain frais, je te jette dans le four ! File ! *(Antoine s'échappe et disparaît. Elle finit son verre de blanc)* Je n'en peux plus avec ces gosses ! Le

mien n'est pas assez compliqué ? Il faut en plus que je surveille ce garnement ?

GASTON : Il apprendra...

BOULANGERE : A coup de trique, oui ! Mais je ne peux pas compter sur Henri ! Alors, j'ai la tête comme une girouette ! (*elle s'en va*)
Merci pour le verre ! Je retourne dans l'arène !

JEANNOT : Madeleine, tu penses à mes baguettes ?

GASTON : (*la regardant s'éloigner*) La pauvre, son fils est mongolien. Ils en ont pas voulu dans les Chantiers de Jeunesse ni nulle part... Et il ne pouvait pas être mitron, non plus. C'est un boulet.

RAYMOND : Et il s'appelle Désiré !... C'est pas une vacherie, ça ?

GASTON : Henri avait besoin d'un apprenti... Le père Michalon, a accepté de lui vendre son propre rejeton, mais, comme vous avez pu vous en rendre compte, il n'a pas l'air très futé... Il n'a pas beaucoup fréquenté l'école...

ANGE : Dans son malheur, elle a bien de la chance, parce que la guerre c'est une belle saloperie !

NOTAIRE : Je pense qu'elle aurait plutôt arrangé leur situation... Un accident, ça fait de la peine sur le moment, mais après quel soulagement !

LUCIEN : (*poursuivant*) La guerre, elle a bon dos ! Est-ce qu'on sait seulement pour qui on la fait ? Pour les industriels et les marchands de canons qui s'engraissent tant qu'ils peuvent avec leurs gonzesses qui leur sucent tout leur pognon !

RAYMOND : Et le reste...

LUCIEN : Pendant que nous, les prolétaires, on va au casse-pipe !

RAYMOND : Il a raison !

JEANNOT : T'es prolétaire, toi Raymond ? Tu n'as jamais travaillé !

ANGE : C'est un forçat de la sieste ! Il s'applique.

LUCIEN : Vous pouvez rigoler ! Il ne faut pas nous prendre pour des imbéciles ! Ce sont les patrons qui nous expédient au front ! Pour eux, on est que de la bidoche ! Le capitalisme français, c'est la Cagoule, Pétain, l'argent, le pouvoir, l'exploitation de l'homme, la haine de l'ouvrier et du communiste...

GASTON : Et à ton avis, c'est quoi les ouvriers pour Staline ?

NOTAIRE : Avec le Front Populaire, la France roulait déjà vers le désastre ! On l'a vite compris ! Si les Daladier, Blum et Reynaud ont été administrativement internés, c'est parce qu'ils ont entraîné le pays dans la guerre !

GASTON : Ils devraient l'être aussi pour l'avoir perdue ! J'espère que la justice tiendra mieux le coup que notre armée !

LUCIEN : (*qui ne relève pas*) La guerre, c'est toujours les riches contre les pauvres, mais ce sont les pauvres qui se font flinguer ! Il ne faut pas marcher dans leurs combines !

GASTON : Et qu'est-ce que tu veux faire ? Ce n'est pas toi qui mène la danse ! Tu fais comme tout le monde : tu obéis et tu fermes ta gueule !

RAYMOND : Encore heureux que la boulangère n'ait pas une fille ! (*tout le monde le regarde*) Parce qu'elle ne pourrait même pas porter les sacs de farine et les panières... Désiré, il en porte deux à la fois ! Comme Antoine !

LUCIEN : Raymond, tu dis des conneries... Et tu nous fatigues !

RAYMOND : Ah bon...

ANGE : Non, je lui donne raison. Financièrement, même sans la guerre, ça ne sert à rien. Avoir une fille, c'est comme arroser le jardin du voisin ! Qui en profite ?

NOTAIRE : Il n'y a pas que du mauvais chez les Allemands. Hitler a modernisé son pays. Il a fait des routes...

ANGE : Mussolini aussi il a fait des routes...

RAYMOND : Mais il a une armée qui fait rigoler ! Elle ne fait pas peur aux oiseaux.

ANGE : Si on sait se démerder, la guerre a quand même du bon. Tant que les maris sont prisonniers, les femmes ont le feu au cul ! Même le plus toquard a ses chances. Et pour le reste aussi. La guerre, c'est pour les malins ! Si tu peux t'en mettre une pincée dans les poches, c'est le moment...

GASTON : (*se levant*) Bon, j'ai assez écouté les cocos pour ce matin... Basta !

2

*Aujourd'hui.**Un homme âgé face à ses souvenirs.*

TEMOIN : Moi, Simon Rosenberg, demeurant jadis, avec mes parents et ma sœur, dans une cave au numéro 4 de la rue des Martégales, rue qui a disparue au cours du dynamitage du Vieux-Port, je viens seul à vous pour vous raconter ce que j'ai vu. Je prends le risque de parler non seulement en mon nom, mais aussi au nom de tous les Juifs et réfugiés qui n'ont pas survécu. Je témoigne. Et mon esprit retourne loin en arrière, avant et après janvier 1943, à une époque qui n'aurait jamais dû exister. J'avais onze ans. Avant la guerre, mes parents étaient enseignants dans un lycée. C'est là qu'ils s'étaient rencontrés. Nous avons quitté Metz précipitamment le 17 mai 1940 après l'attaque surprise des Allemands et nous nous sommes retrouvés sur les routes, comme des milliers de gens... Papa croyait être le premier à partir en abandonnant tout sur place... C'était un encombrement indescriptible... On a roulé cent kilomètres avec la Juva Quatre d'occasion, et puis on a continué à pied, faute d'essence... Tout le monde marchait vers le sud. Le sud, c'était une obsession. Il fallait souvent s'éloigner de la route, s'éparpiller et courir loin pour éviter les stukas... Ma sœur Lise et moi, nous avons chacun un sac avec des vêtements. Mes parents n'avaient emporté que deux valises avec tout ce qui avait un peu de valeur et ils devaient se relayer pour porter David qui n'avait que trois ans... Je me souviens des sirènes des stukas... Elles nous terrorisaient... Un matin, les avions sont revenus plusieurs fois mitrailler le convoi de civils... Et Papa et Maman ont mis beaucoup de temps avant de revenir... Une balle avait touché David qui était allongé dans l'herbe à côté d'elle... Elle aurait pu mourir elle aussi... Ils l'ont enterré dans un village... Je ne me souviens plus de son nom... Après, marcher ce n'était plus pareil... On ne parlait pas... On ne partageait pas sa peine... Maman pleurait en silence... Je ne m'en rendais pas compte à l'époque, mais notre monde avait basculé... On ne pense plus qu'à soi. On n'a plus aucun projet, on est complètement préoccupé par la nécessité de survivre à l'instant présent. Plus personne n'a le moindre souci d'autrui, mais il y a des

exceptions à cette indifférence généralisée et l'être le plus ordinaire peut devenir un salaud ou un héros. Et parfois les deux, selon les circonstances. Nous avons croisé des égoïstes mais des mains se sont tendues pour nous aider. La guerre change notre vie quotidienne. Nous avons mis six semaines pour descendre jusqu'à Marseille. Papa voulait continuer vers l'Espagne, mais il croyait que la frontière était déjà contrôlée par les Allemands. Nous avons cherché un logement. Il y avait des milliers de réfugiés. Un notaire nous a proposé une cave... Elles étaient déjà toutes louées et cet abri était inespéré. Il y avait des gens partout. Nous y sommes restés jusqu'en janvier 43. Mauvaise pioche ! Elle était situés 4 rue des Martégales, sur le Vieux-Port, dans le périmètre bouclé par la police française et évacué... Rue Paradis ou rue de Breteuil, notre destin aurait été différent... Dans cette cave, on n'avait rien, pas d'eau, pas d'électricité, pas de casserole, pas de vaisselle, quatre murs qui sentaient mauvais et une porte qui ne fermait pas... Il n'y avait rien à voler, au moins pas de surprise de ce côté... On allait faire nos besoins dehors... Et les passants nous criaient après. « Cochons ! » qu'ils nous disaient... Papa cherchait des petits boulots et Maman faisait le siège des services municipaux... Il fallait être recensé pour avoir droit à une carte de ravitaillement... Papa a donné une bonne partie de ses économies à l'employée de la mairie et elle a même inscrit David sur le registre... Je crois qu'il avait droit à du lait... On nous a donné deux petits matelas, une table, deux chaises, des bols, des cuillers et une casserole, mais le notaire ne voulait pas qu'on utilise le réchaud à pétrole... Dans l'immeuble, à l'exception de nos voisins de cave, on nous considérait comme des intrus répugnants et on ne nous adressait pas la parole... A côté de nous, il y avait un réfugié Allemand et deux autres familles... Ma sœur allait chercher l'eau à la fontaine de la place de Lenche et elle faisait la queue devant les magasins... Elle serrait très fort les tickets dans sa petite main. Elle se faisait gronder parce qu'ils étaient tout froissés ! Moi, je ramassais tout ce qu'on jetait autour du marché, mais il y avait de la concurrence... A la rentrée, je suis allé à l'école de la rue de l'Evêché... A cause de mon accent, les autres gamins me traitaient de Boches et

ils me jetaient des pierres... Je n'y suis plus allé... C'est Maman qui m'a fait la classe... Elle ne voulait pas que j'aille jouer sur le quai... Pas parce qu'il s'appelait Maréchal Pétain, mais parce qu'elle avait peur... On parlait beaucoup du statut des Israélites... Il a été promulgué en octobre 40... Une seule certitude, c'est que mes parents ne pouvaient plus espérer enseigner... Papa cherchait une solution pour fuir à l'étranger, mais il y avait tellement de candidat au départ... On a vivoté... Papa travaillait chez un plombier et Maman faisait des ménages... Ils donnaient aussi des cours particuliers... A chaque ouverture de la porte d'entrée, nous pensions : « voilà la police, elle vient nous chercher ! » mais ce n'était pas encore pour nous... Alors, nous retournions dans notre cave pour renouer le fil de notre existence là où elle s'était brusquement interrompue... On a tenu le coup jusqu'au 23 janvier 43... Et ce jour-là, je me souviens avoir vu ma mère, Rachel Rosenberg, faire des miracles avec une joue de bœuf cuite en daube et des gnocchis de rutabagas, pour mettre en fête l'âme d'une famille accablée par les avatars de la guerre... Mon père, Joseph, avait fait des prouesses pour négocier ce morceau de viande au marché noir alors que son salaire ne suffisait plus à garnir la table familiale... Il se démenait et faisait des calculs invraisemblables pour nous faire croire que tout allait bien et que c'en serait bientôt fini des privations... Ce 23 janvier, ils allaient fêter le douzième anniversaire de leur mariage... Lise et moi, nous nous réjouissions de voir Maman préparer ce festin... Mais voilà : à l'aube, deux policiers sont descendus dans la cave.

3

Janvier 1941

Bureau d'accueil.

Annie, l'employée municipale titulaire, explique à son jeune stagiaire le fonctionnement du service.

EMPLOYEE : C'est ici que le public vient s'inscrire pour obtenir les cartes de ravitaillement.

STAGIAIRE : je leur demande quoi ?

EMPLOYEE : Tu ne demandes rien. Tu laisses venir. C'est le public qui réclame. Toi, tu écoutes. Et tu vérifies si les gens ont les documents nécessaires. Tu as la liste. S'ils ne les ont pas, ils reviennent ! Ce n'est pas compliqué.

STAGIAIRE : Ils ont peut être des faux papiers et ils peuvent me raconter des histoires... Comment je fais ?

EMPLOYEE : Bien sûr qu'ils vont te raconter des histoires ! Ils n'ont plus leur livret de famille, ni leur pièces d'identité et si ça se trouve, ils ne sont même pas français ! Je vais te donner un conseil. Tu as des exemples de faux papiers dans ce tiroir... Si tu regardes bien, il y a toujours un détail qui cloche... Tu vérifies les fiches de salaire et les justificatifs de domicile, mais tu évites surtout de regarder les gens... Si tu as le malheur de croiser leur regard, tu risques de te faire avoir... Ils viennent souvent avec des enfants, mais ce ne sont pas forcément les leurs, ils peuvent les louer ou les emprunter... C'est juste pour nous émouvoir...

STAGIAIRE : On n'étudie même pas leur dossier ?

EMPLOYEE : On n'a pas le temps. Il y a des milliers de réfugiés. C'est l'entretien et les papiers qui sont importants... C'est la faim et la misère qui les pousse jusqu'ici... Tout le monde triche, mais comment faire autrement ? Simplement, tu ne dois pas dépasser le chiffre... Tu as cinquante cartes numérotées... Il y en a vingt qui sont d'office pour les adjoints... Ne cherche pas à comprendre, c'est comme ça... Ils te donneront les noms que tu dois inscrire sur le registre... Moi, j'en prends deux. (*elle écrit un nom*) Tu écris le nom et la date.

STAGIAIRE : C'est qui Régis Sempère ?

EMPLOYEE : Le frère de mon boucher... C'est utile. (*elle écrit un autre nom*) On fait du troc. Voilà...

STAGIAIRE : Et la famille Fargette ?

EMPLOYEE : C'est pour la ferme, en haut de l'Evêché... Il y a tout ce que tu veux, là-bas...

STAGIAIRE : Une vraie ferme ?

EMPLOYEE : En pleine ville oui, avec des vaches, des moutons, des chèvres, des cochons et de la volaille autant que tu veux... Si tu as

envie d'une carte, je te la donne... Tu en as déjà une... Ta mère n'a pas un nom de jeune fille ?

STAGIAIRE : Rossetti...

EMPLOYEE : *(elle écrit)* Elle est Corse ?

STAGIAIRE : *(elle lui donne la carte)* De Bastia...

EMPLOYEE : Allez, on commence ? Je te laisse faire. *(elle appelle)*
S'il vous plait !

Entrent Rachel Féclowick et ses deux filles, Edith et Sarah. Elles s'assoient. Rachel pose des papiers sur la table. Le stagiaire y jette un coup d'œil.

STAGIAIRE : Vous avez le livret de famille ?

RACHEL : Nous avons perdu une valise en quittant Metz...

STAGIAIRE : Il faut des extraits de naissance... Il faut écrire à la mairie de Metz...

RACHEL : Mais ils vont me répondre dans combien de temps ?

STAGIAIRE : *(hésitant, se tournant vers l'employée)* Deux mois, avec un peu de chance... Metz, c'est en Allemagne aujourd'hui...

RACHEL : Et en attendant, on fait comment ?

EDITH : On n'a rien... Et on ne trouve pas de travail... On ne mange pas ? Il n'y a pas un service qui s'occupe des gens comme nous ?

STAGIAIRE : Il y a un bureau des réfugiés...

RACHEL : On en vient... On nous a dit de venir ici.

STAGIAIRE : Il y a le Secours Catholique ou l'Armée du Salut... Mais je vous conseille d'aller d'abord au commissariat pour déclarer la perte de votre livret de famille et de vos cartes d'identité... Sans papiers, vous ne pouvez rien faire... Ni rien obtenir.

EDITH : *(voyant sa mère hésiter)* Ce n'est pas une bonne idée, Maman ! *(agressive)* Parce que vous croyez que la police s'occupe de la détresse des gens ?

RACHEL : *(mal à l'aise)* Maître Joutard nous avait dit...

EMPLOYEE : *(intervenant)* C'est Maître Joutard qui vous héberge ? Fallait le dire plus tôt ! Aucun souci ! Il vous a dit quoi ?

RACHEL : *(hésitante, faisant glisser une enveloppe sur le bureau)* Il nous a conseillé de vous donner...

EMPLOYEE : *(prenant l'enveloppe et jetant un coup d'œil à l'intérieur)*

Très bien ! *(au stagiaire)* Tu écris : famille Féclowick... Les prénoms ?

RACHEL : *(un peu surprise)* Yvan, Rachel, Edith et Sarah...

EMPLOYEE : Les dates et lieux de naissance...

RACHEL : *(lui donnant un papier)* Tout est marqué...

Le stagiaire hésite. Il interroge l'employée du regard.

EMPLOYEE : Tu peux écrire... Maître Joutard est un ami. On est du même bord.

4

Janvier 1941

Cave

Ange est venu négocier ses services.

ANGE : Vous avez quand même de la chance d'être tombé sur un type comme moi, Monsieur Féclowick... Je suis un bon marin ! C'est comme si vous aviez déjà fait la moitié du chemin et que l'autre moitié on allait la faire ensemble, avec votre petite femme et vos deux charmantes filles...

YVAN : *(mal à l'aise)* C'est que je n'ai pas beaucoup d'argent...

ANGE : Et ce diable de notaire vous prend trois cent cinquante francs pour cette cave ? Il n'est pas très gentil ! Mais les réfugiés sont si nombreux qu'il y a un marché noir du logement... Le moindre réduit est loué !... Alors, vous êtes venu à pied de Metz ? Vous n'avez presque rien dépensé pour venir jusqu'ici et maintenant que vous êtes arrivé, vous voulez me faire croire que vous n'avez pas gardé assez d'argent ? Il ne faut pas me raconter des histoires, Monsieur... Tout le monde garde de l'argent pour après l'arrivée... Et c'est normal... Comment on ferait les premiers jours ? Et les suivants ? Vous avez vu comment ça se passe... Les gens s'écartent de vous parce qu'ils croient que vous allez les voler... Ce n'est pas vrai ? Et dans l'immeuble, c'est pareil... Les autres locataires se méfient... Je comprends que vous n'ayez pas confiance facilement et vous avez raison... J'ai voyagé dans le monde entier et j'aurais bien voulu qu'un mec comme moi me vienne en aide, vous comprenez ?

YVAN : Je veux juste emmener ma famille loin d'ici...

ANGE : Vos filles sont si mignonnes, ce serait dommage d'être arrêté... Non ? Je vais vous faire traverser, monsieur Féclowick, je vous le promets... Il suffit d'acheter une barque, parce que vous ne trouverez rien à louer...

YVAN : Et il faut compter dans les combien ?

ANGE : Au moins cinq mille francs pour un vieux pointu... Et il faudra encore le remettre discrètement en état... J'ai la main... Et je connais un endroit tranquille... Mais ce n'est pas tout d'avoir l'embarcation, il vous faut un marin capable de prendre le large en pleine nuit... Parce que la douane aura vite fait de vous coincer... Et vous revoilà à la case départ ou en détention...

YVAN : Je vais essayer de voir pour le pointu...

ANGE : Il y a plein de fumistes qui vont vous embrouiller la tête avec de vieux rafiots, alors que c'est miraculeux de tomber sur un vrai professionnel comme moi, non ? Ce serait ridicule d'avoir fait tout ce chemin pour rien... Alors, on fait quoi ? Je vous le trouve, ce pointu ?

5

Septembre 1941

Au bistrot.

Il est tôt. Assis sur la terrasse, Emile, le Chef de la Légion de volontaires appelle Antoine avec insistance.

EMILE : *(faisant de grands signes)* Viens ! Dépêche-toi ! J'ai à te parler ! Le patron ne te dira rien ! *(Antoine s'approche, hésitant)*

Allez, assieds-toi. *(à Jeannot)* Jeannot, deux blancs ! *(à Antoine)* Tu aimes le blanc ? Je sais, je sais, et il n'y a pas de mal, c'est excellent pour la santé. Le vin, c'est très important. Dans les tranchées, c'est ce qui nous a permis de tenir. Aux Boches comme aux Français ! Ton père, il n'a pas de vignes, il a des moutons et des chèvres. C'est bien aussi. Il en faut. *(Antoine ne bronche pas)* Qu'est-ce qu'il y a ? Je te fais peur ? Tu sais qui je suis ? *(Antoine fait signe que non)* Et la Légion, tu sais ce que c'est ? Ce sont des Français qui veillent à ce que les décisions du Maréchal soient respectées. Tu étais allé le voir,

le Maréchal ?... Non ? Tu avais une journée à surveiller ? Eh bien, nous aussi on surveille ! C'est comme ça qu'on relèvera la France. Si le Maréchal n'est pas suivi, c'est que son gouvernement et sa police obéissent encore aux juifs... Tu comprends ? (*Jeannot apporte les deux blancs*) Deux autres ! (*le patron repart*) On me respecte ici parce que je suis quelqu'un d'important. J'ai le bras long. A la tienne ! (*ils boivent*) Tu as vu Henri et Madeleine ? Quand je parle, ils n'en mènent pas large ! Quand je veux du pain, ils me le donnent. Sinon, ils peuvent fermer la boutique. Un boulanger, il doit faire du pain, c'est tout ce qu'on lui demande. Ca fait combien de temps que tu travailles pour Henri ?... Je n'ai pas entendu ?

ANTOINE : (*timidement*) Deux ans...

EMILE : Et il te donne combien ?... Combien ?

ANTOINE : Je suis apprenti, M'sieur. Un apprenti, il n'a pas de salaire...

EMILE : Deux ans pour faire des croissants et du pain, ce n'est plus de l'apprentissage... Ton patron est satisfait de toi ? Tu m'étonnes ! Il peut l'être ! Tu ne lui coûtes rien... Et toi, tu es content de lui ?... Tu fais la mauvaise tête, alors il te frappe... Ne dis pas le contraire, je l'ai vu !

ANTOINE : C'est la patronne, M'sieur ! Elle a ses nerfs... Elle frappe le patron, aussi.

EMILE : Pourquoi tu te laisses faire ?

ANTOINE : J'ai l'habitude, M'sieur ! Mon père me frappait. Et ma mère encore plus.

EMILE : Tu veux devenir boulanger ?

ANTOINE : Non, M'sieur !

EMILE : Qu'est-ce que tu veux faire plus tard ?

ANTOINE : Je ne sais pas...

EMILE : Tu n'as pas envie qu'on te respecte ? (*Antoine ne répond pas*) Ca ne dépend que de toi. Tu es un garçon robuste. Tu pourrais foutre une trempe à tes patrons. Parfois, ce n'est pas l'envie qui te manque. Allez, tu peux me le dire... Qu'est-ce qui t'en empêche ? Tu n'es qu'un apprenti, alors tu n'oses pas, c'est tout. Mais tu en serais capable... Fort comme tu es ! Tu en as conscience ? Il y a des jours où ils

mériteraient une bonne torgnole, non ? Personne ne viendrait te le reprocher. Et je peux te dire qu'ils te regarderaient d'un autre œil. Regarde-moi. Comment tu me trouves ? (*il ne répond pas*) Je ne suis pas bien épais. Et pourtant, tout le monde a peur de moi !... Ce n'est pas vrai ?

ANTOINE : Si, M'sieur !

EMILE : Et tu sais pourquoi ? Parce que je représente le Maréchal. Je fais partie de sa garde rapprochée. Quand je demande quelque chose, les gens m'obéissent. Je peux les envoyer en taule ou tout casser chez eux. Tu comprends ? (*Antoine ne répond toujours pas*) Toi aussi, tu peux représenter le Maréchal. La France a besoin de jeunes comme toi. Des patriotes. Tu as quel âge ?

ANTOINE : Bientôt 18 ans, M'sieur.

EMILE : Ecoute-moi bien, Antoine. Si tu le souhaites, je peux t'éviter les Chantiers de Jeunesse... Tu y perdrais ton temps. Tu serais plus utile à la Légion de volontaires. Ta mission est simple : combattre les mauvais Français. Tu seras nourri, logé, blanchi, respecté, alcool à volonté, tu auras un bel uniforme, un révolver, deux mille francs de salaire sans compter les extras, rackets et pillages commis en toute impunité contre les ennemis de la Nation... Plus mille francs par juif arrêté, trois mille par gaulliste ou par communiste et cinq mille si tu découvres un dépôt d'armes clandestin... Tu imagines tout ce que tu pourrais te payer ? Et les filles ! Ca te plairait, une fille ? Tu pourrais l'avoir pour un demi-kilo de margarine, une tablette de chocolat, un kilo de sucre ou une paire de bas ! Et si c'est une juive ou une réfugiée, tu peux l'avoir à l'œil ! C'est à ta portée, Antoine !

ANTOINE : (*abasourdi*) Oui, M'sieur !

EMILE : C'est fini les M'sieur ! Tu réponds oui Monsieur.

ANTOINE : (*s'appliquant*) Oui, Monsieur.

EMILE : Et tu me regardes droit dans les yeux. Tu soutiens mon regard. Tu n'es pas bossu, alors tu te redresses. Et tu ne t'excuses pas en parlant. Tu menaces. Tu gueules. Ils vont avoir la trouille de leur vie ! Tu as compris ?

ANTOINE : (*criant*) Oui, M'sieur ! (*se reprenant*) Oui, Monsieur !

EMILE : Tu commences maintenant. L'ordre, c'est toi. Tu vas aller à la boulangerie. Tu entres, tu passes derrière le comptoir et tu donnes une bonne volée à Madeleine !

ANTOINE : A la patronne ?

Jeannot apporte les deux autres blancs. Il observe Antoine du coin de l'œil.

EMILE : Tu lui fous une raclée et tu lui piques la caisse avant de ressortir tout à fait tranquillement... Allez, file !

ANTOINE : Maintenant ?

EMILE : Qu'est-ce que tu attends ?

Antoine se précipite vers la boulangerie et disparaît. On entend des cris, des protestations et des bris de vitrine, puis c'est le silence. Jeannot est médusé. Antoine revient, extasié.

ANTOINE : Monsieur ! Je lui ai foutu mon poing sur la gueule ! Faut voir la tronche ! Elle a un de ces cocard ! Et le patron aussi ! Il ne l'a pas vu venir ! Sur le carreau ! Et je leur ai piqué deux cent vingt-sept francs !

EMILE : Eh bien, tu vois !... Maintenant, ils te donneront du pain et des croissants chauds quand tu le voudras... Tu n'es plus mitron ! Tu es devenu un homme ! (*il rit*) Et tu peux remercier Jeannot, il t'offre les deux blancs !

ANTOINE : Je vais avoir mon uniforme ?

6

Aujourd'hui.

TEMOIN : J'en étais où ? A ces deux inspecteurs qui sont descendus dans la cave... Ils n'avaient pas l'air surpris de nous trouver là... Ils avaient une liste avec notre nom... Cave numéro trois, deux adultes deux enfants... Le premier nous a ordonné de remonter... Il était inutile de faire nos valises, là où on allait on n'aurait plus besoin de rien... Il fallait juste s'habiller... Son collègue fouillait nos affaires... Il glissait dans un sac tout ce qui avait de la valeur, Oh, pas grand-chose ! Un chandelier, quelques couverts en argent, deux ou trois robes, des chaussures... Il a soulevé l'un des matelas et il a trouvé la

pochette où Papa cachait les dollars qu'il avait changés à la banque au cas où... Il jubilait ! « Tous pareils, ces juifs ! » Qu'est-ce qu'il voulait dire ? L'autre inspecteur s'est approché du réchaud et il a trempé son doigt dans la casserole. Il l'a sucé longuement avec délice. Il s'est assis, il a pris une cuiller et il a commencé à manger. Pendant que Maman nous forçait à enfiler des couches successives de vêtements, Lise et moi, nous regardions le policier engloutir notre festin avec application. Les quatre parts. Putain de flic ! Nous avions faim et on n'arrêtait pas de saliver... Nous étions très maigres, mais avec trois slips, trois chemises, trois pantalons, trois robes, trois paires de socquettes, deux chandails et un manteau, ça ne se voyait pas... Nous avons eu beaucoup de mal à nous baisser et à mettre nos chaussures... J'avais très mal aux pieds... Lise voulait emporter sa poupée mais l'inspecteur fouilleur la lui a arrachée des mains et l'a jetée d'un air dégoûté... Ils nous ont fait sortir... Il y avait déjà un monde fou dans la rue... J'ai entendu nos voisins se débattre et appeler à l'aide, désespérés. Je me suis bouché les oreilles. Je ne pouvais plus parler. Je n'avais plus de voix. Autour de nous, on ne faisait plus que crier, pleurer ou chuchoter... La foule piétinait le pavé comme un énorme millepattes et de ses innombrables bouches s'échappait de la buée blanche. Ça sentait le parfum bon marché et l'odeur aigre de la transpiration. J'ai oublié de préciser une chose : le policier bâfreur, celui qui a dévoré nos quatre parts de daube, il est remonté avec la poupée et il l'a discrètement donnée à Lise. Il s'est aussi penché vers Maman et il lui a dit : « vous cuisinez bien, c'est dommage ! » C'est la preuve que dans la police de Vichy, on pouvait aussi trouver un zeste d'humanité. Peut être que c'est également possible aujourd'hui ? Mon fils Joseph prétend que oui... En tout cas, grâce à cet inspecteur gourmand, j'ai su que Maman était une excellente cuisinière. Et c'est une pensée qui ne m'a plus jamais quittée. Et d'ailleurs, tous les 23 janvier, je mange une daube de joue de bœuf avec des gnocchis, pas de rutabagas, de pomme de terre. Et chaque fois, j'ai peur qu'un policier frappe à notre porte. Ça arrive, parce que mon fils Joseph est commissaire à Pantin, ce n'est pas vraiment de sa faute et je lui pardonne parce qu'il en voit lui aussi des choses pénibles. Mais je me

demande s'il ne fait pas exprès de venir ce jour-là ! C'est gravé dans notre histoire. Le 23 janvier de chaque année, c'est la daube, même si ça tombe un vendredi. Le vendredi, dans la famille c'est toujours le couscous. Vous les faites comment vos boulettes ? Vous mélangez le bœuf, le veau et l'agneau avec le pain trompé dans le lait, un léger caviar de légumes et les épices ? Vous mettez aussi de la chapelure ? Il ne faut surtout pas ! Erreur fatale pour les boulettes ! Et vous les faites frire ou mijoter lentement dans le bouillon ? Non, je ne vous le dirai pas ! Maman ne l'aurait jamais avoué, même aux Allemands ! Il ne manquerait plus qu'ils mangent nos boulettes, en plus ! Qu'ils s'étouffent avec leur kouglof ! (*il se reprend*) Pardon. On le fait aussi, le kouglof... Mais qu'est-ce que je vous raconte moi ? Je suis venu témoigner. J'ai vu tant de familles jetées sur le devant de la scène... En remontant à l'air libre, j'ai entendu notre voisine dire à son fils « Si tu ne manges pas ta soupe, tu seras déporté sans Maman ! » Mais je crois qu'il n'a pas eu le temps de la terminer, parce que le flic fouilleur est passé à côté... Dehors, les terrasses n'étaient pas installées... Les chaises et les tables sont empilées contre les façades. Les quais grouillent de monde. Partout des cris, des appels, des coups de sifflet. On nous regroupe. La rumeur dit que nous allons aller dans un camp réservé aux familles juives où nous attendent d'excellentes conditions, café chaud et tartines beurrées le matin, lits individuels, couvertures, assiettes propres, soupe de rave et plat de résistance, et bains tous les jours. Ce camp serait un lieu de repos, un sana. Quelqu'un l'a vu. Il y a toujours quelqu'un qui a tout vu et qui le jure. Et il y a aussi celui qui doute de tout. Même s'il n'y a qu'un pour cent de vérité, c'est toujours ça ! J'ai vu les nazis observer la police française qui faisait le sale boulot, j'ai vu ces policiers battre les enfants et les vieillards, je les ai vu piller nos maisons ou nos réduits, j'ai vu la tristesse dans les regards de nos voisins quand on nous a fait monter dans les camions militaires, j'ai vu les wagons à bestiaux dans la gare d'Arenc, j'ai vu l'entassement, l'impuissance, l'asphyxie, la faim, la peur, l'angoisse, la douleur et la mort... J'ai vu des gens ne plus avoir la force de se lever pour faire leurs besoins dans le trou du plancher prévu pour cet usage... Par la fente étroite

qui nous permettait de respirer, j'ai vu défiler des paysages pendant les quinze interminables journées que dura le voyage de Marseille à Compiègne, Drancy et Auschwitz... Vingt-sept personnes étaient déjà mortes. Et je me suis dit que jusqu'à ce moment je n'avais encore rien vu... Et c'était vrai.

7

Octobre 1941

Cave

Ange est assis en face des Féclowick. Les membres de la famille sont serrés les uns contre les autres. Ils ont l'air découragés.

YVAN : (abattu) Je vous ai déjà donné cinq mille francs, pour le bateau, puis deux mille pour le moteur et maintenant vous m'en réclamez encore cinq mille ? La vérité, c'est que vous vous êtes bien moqué de nous et que vous êtes un escroc...

ANGE : Bon, vous êtes en colère, Monsieur Féclowick, et je vais oublier ces paroles. Je vous avais prévenu. Le bateau, il faut le remettre en état...

YVAN : Mais vous pouvez nous raconter n'importe quoi ! Nous n'y connaissons rien...

RACHEL : Vous avez profité de notre crédulité et de notre situation, Monsieur...

ANGE : Non, Madame. Je vous rappelle que c'est à moi qu'on a vendu ce canot... Personne n'aurait cédé la moindre embarcation à une famille qui ne pourrait pas sortir du port par des moyens légaux... Ils sont sur leur garde et ils veulent surtout éviter d'être mêlés à une tentative d'évasion de dissidents...

RACHEL : De réfugiés...

YVAN : Ca fait six mois que vous êtes sur ce pointu et ça n'avance pas ! Vous nous dites toujours la même chose !

ANGE : Je le décape. Ca prend du temps.

YVAN : Vous iriez plus vite si vous ne passiez pas vos journées au bistrot !

ANGE : Ne soyez pas injuste. Vous voulez que j'attire l'attention de la police ou de la Légion de volontaires ? Si vous êtes pressé, venez gratter avec moi...

YVAN : Vous savez bien que nous évitons de nous déplacer...

ANGE : Les décrets concernant les ressortissants juifs compliquent les choses, mais pas au point de vous interdire de monter dans le tram... Vous n'êtes pas en zone occupée, on ne vous oblige pas encore à porter l'étoile jaune...

RACHEL : Mais tous les jours des juifs sont arrêtés....

ANGE : Venez au moins une fois pour vérifier l'état du bateau... Vous verrez que je ne vous raconte pas d'histoire. Il est complètement décapé... J'ai enlevé dix couches de peinture et des reprises de mastic... Du bricolage ! Le bois est à nu...

EDITH : Je pourrais y aller...

ANGE : Le tram vous dépose devant l'atelier... Et vous pourriez ramener du poisson de l'Estaque... C'est ma sœur qui le vend. Huit francs le kilo de sardines ! Vous gardez les têtes et les arrêtes pour la soupe...

YVAN : Cinq mille francs, c'est beaucoup d'argent...

ANGE : C'est de la grosse réparation. Ce n'est pas la peine d'être un spécialiste. Mademoiselle verra tout de suite que le bois est pourri par endroit... Il faut changer la quille, remplacer la planche de plat bord et la jambette, reboucher les parties fendues, fabriquer des varangues, sans compter que les bordés sont disjoints, on y passe trois doigts...

RACHEL : Mais il sera prêt quand ?

ANGE : Je n'ai que deux mains, Madame... Le plus vite possible...

YVAN : Et les cinq mille francs supplémentaires, vous allez vous en servir pour quoi ?

ANGE : D'abord pour acheter le bois. Du chêne et du frêne pour les charpentes axiale et transversale, du résineux pour les bordés... Il faut aussi de l'étoupe pour l'étanchéité des râblures et je calfate au chanvre goudronné... Je termine par la peinture...

YVAN : Pour nous, ça fait beaucoup d'argent...

ANGE : Je l'imagine, Monsieur... Mais dites-vous bien que je ne compte pas mon temps... Nous devons rester prudents. Je prends un risque, moi aussi. Mon seul salaire, c'est le bateau.

8

25 Décembre 1941

Un jeune homme en colère.

FRANCOIS : J'ai travaillé à la réserve. La secrétaire a trouvé un prétexte pour monter et j'ai bien vu qu'elle a fait semblant de chercher quelque chose alors qu'elle n'a rien à faire ici, je range les rayons, les pièces de tissus et les toiles, elles sont lourdes à soulever et à remettre en place, elle veut m'aider, je réponds que je n'ai besoin de personne, elle rit en secouant sa crinière, elle s'assoit sur une balle en se renversant en arrière, bras tendus, ses seins comme deux petites boules de pain dressées vers le ciel, le râble moulé dans une robe de laine qui se replie sur le haut de ses cuisses, elle laisse sortir un bout de sa langue entre ses lèvres et me regarde, ses jambes s'écartent un peu, la culotte est blanche, c'est profond et sombre au milieu, je n'ose plus la contempler, je dois faire mon travail mais je tourne autour d'elle, elle est devant moi, à côté de moi, derrière moi, elle m'agrippe par le chandail, et je fais ce qu'elle me dit, elle guide ma main qui caresse ses cuisses et ses mollets, ça pique comme une barbe de trois jours, et elle plonge mon visage dans l'obscurité, je lui bouffe les tripes profond, ou je ne sais quoi, je pense soudain que j'ai mon vieux slip troué depuis la veille, elle fait glisser ses chaussures et elle cambre ses pieds, ça dure une éternité, je sens tous ses muscles qui se tendent autour de ma tête, je n'entends pas vraiment ce qu'elle me dit, elle me bouche les oreilles avec ses jambons, elle a des soubresauts comiques du profond de son ventre et soudain elle me rend à la lumière, j'ai quinze ans et elle a failli m'étouffer, elle me dit reviens quand tu veux, c'est un feu aussi grand et fantastique que Pearl Harborg, je ne sais plus où me mettre, je fais tout de travers, je ne vois pas le temps qui passe, et brusquement il n'y a plus personne dans l'usine, je suis seul, je mets le

nez dehors, il n'y a même plus de lumière, je n'ai pas pensé faire des courses, tout est fermé, je n'ai rien à manger ni à boire, je ramasse les mégots des cendriers pour les revendre après demain, je remonte dans la remise et j'attends que la nuit passe, je pense à ma bouche dans l'obscurité de la secrétaire, la sirène hurle mais je ne bouge pas, je suis de garde la nuit et le jour de Noël pour protéger les rouleaux de tissus, c'est payé cinq francs, je ne bouffe pas mais j'ai eu mon réveillon, j'entends au loin la TSF d'un voisin, il y a Suzy Solidor et Charles Trenet, après c'est la nuit des soutanes et des bénédictions, pour le curé tout va bien, pour l'évêque, pour le pape tout va bien, le curé bénit, l'évêque bénit, le pape bénit l'obscurité de la secrétaire, tout est béni ce soir, Jésus, Pétain, les nazis, la police, les collabos, les prisonniers, les femmes, les enfants, les vieux, le marché noir, la Kommandantur à Paris, les ministres à Vichy, tout est gras et j'ai le ventre vide. C'est Noël. Il est né, l'autre. Et elle m'a ouvert l'appétit, cette salope !

9

Janvier 1942

Cave

Assise devant le réchaud posé sur le sol, Rachel fait cuire des épluchures de légumes pour la soupe. Edith et Sarah reviennent du lavoir de la place de Lenche et elles étendent le linge sur une corde tendue provisoirement en travers de la cave.

RACHEL : *(lointaine)* Vous êtes passées à la boulangerie ?

EDITH : Il n'y avait plus de pain. Et l'épicerie a fermé, elle aussi. Plus rien.

SARAH : *(pliant le linge)* On ne peut rien acheter avec les tickets... Ils se foutent de nous.

EDITH : Regarde ce que tu fais. Il serait temps que tu apprennes les gestes de la maison...

SARAH : Parce que tu appelles ça une maison ? Franchement, je n'ai pas envie...

EDITH : Maman est fatiguée... Prends sur toi.

SARAH : Elle est fatiguée, mais elle a plus de force que moi...

EDITH : Elle est usée...

SARAH : C'est moi qui suis usée... J'ai dix-sept ans et je suis vieille ! Parce que je pense à tous les endroits où j'aurais pu vivre, à toutes les personnes que j'aurais pu rencontrer, à tous ceux qui me manquent !

ANTOINE : (*apparaissant, dans son bel uniforme*) Quelqu'un te manque ? (*les trois femmes se figent*) Qui ? (*il se promène dans la cave, fouille les caisses, chaparde un objet ou deux*) Je le connais ? C'est ton frère ? Ton fiancé ? Tu sais où il est ? Il t'écrit ? Qu'est-ce que tu ressens physiquement quand tu penses à lui ? Et quand tu penses à moi ? Rien ? Tu ne sais pas qui je suis ?... Parce que tu ne te souviens pas de moi ? A la boulangerie ? Quand la patronne n'était pas là, je t'avais donné cinq cents grammes pour un seul ticket... Tu ne t'en souviens pas ? J'étais l'apprenti... C'est moi, Antoine... Tu m'as regardé bizarrement et tu n'as rien dit... Sarah ! Tu t'appelles Sarah ! Et tu me plais ! Beaucoup. Je t'ai vue plusieurs fois, mais toi tu regardais toujours ailleurs. Tu faisais la fière... Pourtant, tu es juive. Tu ne devrais pas... Tu as déjà embrassé un garçon, Sarah ? Tu as l'impression que tu vas mourir sur place ! (*les femmes se blottissent les unes contre les autres, épouvantées*) Pourquoi tu regardes ta sœur ? (*il rit*) Mais non, il ne peut rien lui arriver de semblable ! Personne n'aurait l'idée ni l'envie de l'embrasser ! On ne pense qu'à lui demander du vin et de quoi manger ! (*il hurle*) Tu n'as pas entendu ? (*Edith se précipite pour lui remplir une assiette et lui servir un verre de vin*) Et à côté, il n'y a pas un joli petit cul ?

Il sort et jette un coup d'œil sur l'autre cave.

EDITH : (*chuchotant*) Je t'en prie, ne le regarde plus comme ça... Tu le provoques !

RACHEL : (*chuchotant*) Va t-en, il va revenir... Sauve-toi !

SARAH : Je ne le provoque pas. Je veux me souvenir. Vous passez votre temps à ne pas regarder les gens droit dans les yeux, ça ne l'a pas empêché d'être là ! Il est chez lui !

RACHEL : Et Papa qui n'est pas là ! (*on entend des cris dans l'autre cave*) Qu'est-ce qu'on va devenir ? (*on entend un coup de feu*) Mon Dieu, c'est Danielle ! Il l'a tuée ?

Antoine revient.

ANTOINE : (*rigolard*) Elle a eu peur... Elle a cru qu'il y passait, son marmot ! Petite merde ! (*apercevant l'assiette et le verre de vin*) Il est comment, ce pinard ? (*il le goutte et le jette sur le sol*)

Dégueulasse ! Et la bouffe ? (*il goutte et fait valdinguer l'assiette*) C'est comme ça que tu accueilles les visiteurs ? Je te préviens, fais un effort, sinon ça va mal finir ! (*il sourit, à Sarah*) Tu es un ange, Sarah... Tu le sais ?

10

Février 1942

Cave

Ange retrouve Yvan. Il a l'air satisfait et pose un sac sur la table.

ANGE : Trois kilos de congre, Monsieur Féclowick, et autant de soupe de roche ! Cadeau de ma sœur ! (*il sort une bouteille du sac*) Et du blanc ! Nous avons quelque chose à fêter !

YVAN : Merci pour le poisson. (*il regarde la bouteille*) Vous avez une bonne nouvelle ?

ANGE : Deux ! (*ouvrant la bouteille*) Le pointu est terminé et le moteur tourne à merveille... C'est un plaisir de l'entendre ronfler !

YVAN : (*enthousiaste*) On part quand ?

ANGE : Monsieur, il est sur cale sèche...

YVAN : Il suffit de le mettre à l'eau !

ANGE : (*remplissant deux gobelets*) Justement, il y a un petit souci. (*ils trinquent*) Santé ! Il faut éviter de le mettre à l'eau à l'Estaque... C'est une zone militaire, nous serions contrôlés à chaque sortie... Le mieux, c'est de faire les essais à Carry... C'est dans ce petit port de pêche bien tranquille qu'il est immatriculé... Il ne sera donc pas nécessaire d'effectuer une nouvelle déclaration aux affaires maritimes... Et avec votre permission, je ne changerai pas le nom... Votre fille voulait « liberté », c'est joli mais ce n'est pas très à la

mode... Inutile d'éveiller des soupçons... Gardons « La Joséphine », c'est un nom bien de chez nous...

YVAN : Va pour « La Joséphine », évidemment... Mais comment comptez-vous l'amener à Carry ?

ANGE : Par la route... Il n'y a pas d'autre solution. Il nous faut un plateau de plus de dix mètres... et deux grues... Une au départ et l'autre à l'arrivée... J'ai celle de l'arrivée qui est sur place... Mais à l'Estaque, c'est une autre affaire...

YVAN : (*contrarié*) Il va falloir la louer ?

ANGE : Certainement pas. (*il se sert un autre verre*) Encore une fois, il faut de la discrétion... Je vais plutôt chercher du côté de mes collègues... Quelqu'un qui me rendra service sans me poser de question...

YVAN : (*soulagé*) Bon sang, on va en venir à bout !

ANGE : Il restera à trouver le camion et l'essence !

YVAN : Une fois à l'eau, Monsieur, il nous faudra combien de temps ?

ANGE : Je ne doute pas qu'il flotte, mais j'aimerais tester une forte houle... Ce sera une formalité. (*il boit*) J'ai réfléchi à tout cela... Il me faut les cartes nautiques des côtes espagnoles. Le plus difficile sera de faire le plein de carburant sans se faire remarquer... Il me faut au moins six jerricans... J'ai compté trois cents litres... Je prélève un peu chaque jour... Après, ce sera au tour des provisions et de l'eau... Nous partirons en même temps que la flottille de pêche au milieu de la nuit ! Et cap au large !

YVAN : Et l'année prochaine à Jérusalem ! (*il boit*) Vous aviez une deuxième bonne nouvelle, non ?

ANGE : Oui. Je ne vais pas vous emmener à Barcelone. A Marseille, quelqu'un renseigne les autorités espagnoles. Vous risqueriez d'être arrêtés et reconduits à la frontière. Nous irons jusqu'à Gibraltar ! (*voyant l'inquiétude d'Yvan*) Sans aucun supplément, Monsieur Féclowick... Je tiens à ramener « La Joséphine » (*il remplit les verres*) On va la finir, cette bouteille ! Votre épouse et vos filles ne rentrent pas ?

YVAN : Ma femme est à la boulangerie, mes filles font la queue à l'épicerie... Hier, nous n'avons rien mangé.

11

*Février 1942.**Résistante.*

MARIE : Est-ce que c'est possible que ça se taise dans ma tête ? S'il vous plaît, c'est possible ? Si c'est possible que ça s'arrête juste un moment ? J'aimerais bien. Parce que depuis qu'ils sont venus à la maison, ça n'a jamais cessé. Pas une seule fois. Depuis qu'ils sont entrés en criant. Avec Maman et Sophie, on ne comprenait même pas ce qu'ils voulaient. Ils fouillaient partout. Comme chez eux. Ils renversaient tout. Ils cassaient. On ne savait pas ce qu'ils voulaient et on se faisait toutes petites. Et ils nous tournaient autour. Il est où ? Il est où ? Il est où ? Mais qui ? Tu le sais bien ! De qui ils parlent ? Lucien ? Mais qu'est-ce qu'ils lui veulent ? On dormait et brusquement ils sont entrés et ils envahissent tout. Il est où ? Mais qui ? Le père ? Il n'est plus là. Vous l'avez tué. Mon frère ? Lucien ? Ah, tu vois que tu sais ! Il est à l'école d'ingénieur ! Il est à Paris. Qu'est-ce qui se passe avec Lucien ? Qu'est-ce qui se passe avec mon fils ? Vous le savez bien, ce qui se passe ! Maman fermait les yeux et se bouchait les oreilles. Elle ne voulait pas savoir. J'étais au milieu avec Sophie et ils nous tournaient autour. Et ils nous insultaient ! Tiraient les cheveux ! Donnait des claques ! On le savait bien ce qui se passait ! Prenez l'argent, prenez, prenez tout, c'est à vous ! Et allez-vous-en ! Bien sûr qu'ils ont pris l'argent, celui-là et celui qu'on n'avait pas, parce qu'ils sont revenus, tous les jours et la nuit, en criant il est où ? et en réclamant encore de l'argent, toujours plus d'argent, on a fini par quitter le Panier, par se cacher ailleurs, dans un autre abri à Saint Barnabé, chez une voisine, mais ils nous ont retrouvées et ils ont recommencé, ils nous retrouveront toujours. Couchées, c'est notre place qu'ils disaient ! Couchées dans le poste de police, couchées aussi dans la prison, et couchées ici aussi pour dormir, mais ils n'arrêtent pas de crier dans ma tête, et après les menottes, combien de fois les menottes, vingt fois, et tu le sais bien ce qu'il a fait, il n'a rien fait Lucien, il n'est pas capable de faire du

mal, c'est toujours la même question, combien de fois, je compte plus mais ça nous donne des tremblements et ça nous empêche de répondre franchement, alors ils nous tournent autour, et ils nous demandent des choses auxquelles on ne peut même pas répondre. On fini même par espérer qu'on a commis un crime. Comme ton frère ? Non, pas comme Lucien, il n'a rien fait. Et maman non plus, et Sophie non plus, et moi non plus, il faut nous laisser, il faut que ça s'arrête un moment, et ton frère tu sais où il est, non je ne sais pas, nous on le sait, je ne veux pas le savoir, il est dans la cave et il a tout avoué, il n'a rien avoué parce qu'il n'a rien fait, ce n'est pas lui, vous vous trompez, non ce n'est pas lui, ce n'est pas Lucien, ce n'est pas lui, et la preuve c'est qu'il a été libéré, le tribunal l'a reconnu innocent, alors il faut bien que ça s'arrête, mais ils ont recommencé, et plusieurs fois on a entendu des hurlements, mais je ne sais pas si c'était pour de vrai ou pour nous faire peur, alors je suis partie, loin, le plus loin possible, mais ils sont toujours dans ma tête et ils crient, et Lucien aussi il les entend dans sa tête, ils n'ont même plus besoin d'être là, on les entend.

12

Février 1942.

Cave

La famille Féclowick est réunie autour d'un maigre repas.

YVAN : Je suis allé à l'Estaque. J'ai été contrôlé, mais je suis passé... Nos papiers sont en règle...

RACHEL : Ou le contrôleur a fermé les yeux... C'est trop dangereux.

EDITH : Il y a aussi des braves gens...

YVAN : Non. Ca n'existe pas les braves gens. Pas pour un juif.

RACHEL : Nous avons quand même tenu jusqu'à aujourd'hui. Ca va fera bientôt deux ans que nous avons quitté Metz...

EDITH : Mais nous avons tenu grâce à l'argent, Maman... Et nous n'avons plus rien.

YVAN : C'est vrai. Mais il y a un espoir. Finalement, je me suis trompé. Ange a tenu parole. J'ai vu le bateau. Il est presque terminé.

C'est une belle embarcation... Il y aura onze places. J'ai même pensé qu'on pourrait proposer à nos voisins de nous accompagner.

RACHEL : Il t'a dit quand ?

YVAN : Bon sang, ma chérie, il faut encore le mettre à l'eau et avoir suffisamment de gasoil pour la traversée ! Ne sois pas négative.

Antoine surgit avec deux autres volontaires de la Légion.

ANTOINE : Shalom, les Féclowick ! (*ils sont tétanisés*) Ma nichma ? Akol béssédère ? Ate yéoudiya ? Ah, excusez-moi ! J'ai interrogé un juif et j'ai appris quelques mots avant qu'il crève... Il était plutôt sympa, le type... Elle est où, ma fiancée ? (*à Sarah*) Tu vas bien, mon amour ? (*à Yvan*) C'est un ange...

YVAN : Je ne vous permets pas !

ANTOINE : (*menaçant*) Tu ne me permets pas, connard ? Je ne suis pas assez bien pour toi ? Tu as tes papiers, Féclowick ? (*Yvan lui donne ses papiers*) C'est en règle, ça ? (*il se promène avec les papiers, s'arrête devant un pot de chambre, dégoûté*) Vous vivez dans la merde, les Féclowick ! (*il revient vers Yvan*) Tu sais quoi ? Tu as une femme et une fille qui vont me faire la tambouille, mais gare à elles si c'est mauvais... Je leur tire une balle ! Quant à Sarah, beau papa, je vais la baiser par tous les trous !

YVAN : (*fou de rage*) Salaud ! Petite vermine !

Il veut le frapper, mais Antoine évite facilement ses coups. Il fait un signe à ses collègues qui le maîtrisent. Rachel veut intervenir, mais elle est repoussée et retombe sur son tabouret. Edith et Sarah se serrent contre elle, paniquées.

ANTOINE : (*il le gifle*) C'est toi, la vermine !... Emmenez-le !... Je l'interrogerai moi-même. Je me sens une âme de confesseur.

RACHEL : S'il-vous plaît !

ANTOINE : (*Yvan est emmené par les deux volontaires*) Ce n'est pas bon pour lui... Insubordination, agression et violence contre les représentants de l'autorité, tentative de soulèvement, en temps de guerre voilà qui mérite le poteau d'exécution... Il s'est révolté contre le Maréchal.

Il s'arrête derrière Rachel et donne soudain un violent coup de botte dans le tabouret. Elle tombe en poussant un cri. Il la saisit par un pied et la traîne jusqu'au pot de chambre.

ANTOINE : C'est là que tu dois être !

Elles voient le corps meurtri de leur mère qui se débat. Elles se précipitent à son secours. Un bras s'abat sur Edith qui chancelle et glisse sur les carreaux. Il rit et continue de frapper en repoussant soigneusement Sarah.

ANTOINE : Pas toi, Sarah. Pas tout de suite ! Contente-toi de regarder et de la fermer !

Soudain, il s'arrête. Il semble se désintéresser de Rachel et de Edith qui en profitent pour s'écarter. C'est Sarah qu'il contemple. Elle est essoufflée d'avoir voulu défendre sa mère. La colère la rend plus sauvage. Magnifique. Elle déteste son regard.

ANTOINE : Il y a déjà tout un monde entre vous. Etre épargnée te range de mon côté, celui des vainqueurs. Vois comme ta mère et ta sœur sont dociles... Elles attendent que l'orage passe, et elles savent déjà qu'elles sont sauvées parce tu me plais et parce qu'elles devinent dans mes mains tes seins nus durs comme des pierres. Et des baisers avides, dents contre dents, des visages frénétiques, des pauses débordantes, une certaine façon d'arracher tes vêtements, de t'embrasser entre les jambes et d'être partout en toi, elles finiront par se persuader qu'elles n'ont pas entendu de cris, mais elles savent bien que tout ça ne fait que commencer. *(il s'installe à table et commence à manger. Sarah est figée contre le mur. Il la regarde avec une certaine satisfaction)* Tu m'appartiens, Sarah. Quand j'en aurai envie.

13

14 Juin 1942

RACHID : Il y a juste deux ans, les Allemands défilait sur les Champs-Élysées... Après, le Maréchal a signé l'armistice. Ça devrait être la paix... Ben, pas vraiment. C'est plus du tout comme avant. Ou alors, c'est la drôle de paix ! Quelque chose a définitivement changé

et ça me fait de la peine. Plus personne lève le nez. Tout le monde regarde ses chaussures. Tout le monde se tait. Moi non. J'ai besoin de parler. Je ne suis qu'un simple manœuvre. Même pas. L'auxiliaire du manœuvre. Son adjoint. Son assistant. Rien. Pour bavarder, je fais toutes les queues. Dès que je vois une queue, je la fais. J'aime bien. Les gens, ils me passent devant et ils râlent en plus, ils ont toujours une petite méchanceté à vous dire, c'est agréable, on discute... Dès que tu t'adresse à quelqu'un qui est derrière un guichet, tu as l'impression de le déranger. Il te regarde comme si tu n'étais pas bien dans ta tête. Bon, c'est sûr que ça pourrait aller mieux. Il sait pourquoi tu viens, mais il te laisse venir, il ne te pose pas de question et tu ne sais pas ce qu'il faut demander, on t'a juste dit qu'il fallait aller à la préfecture ou à la mairie et maintenant que tu es devant le guichet il te dévisage d'un air agacé sans rien dire, mais moi ça ne me fait rien je parle tant qu'il ne m'arrête pas, et il se penche pour regarder derrière toi en disant « au suivant », tu reviendras quand tu sauras ce que tu veux, ce qui ne l'empêche pas de surveiller ta main, des fois qu'il y aurait un billet de vingt ou cinquante francs, et demain matin il faudra refaire la queue à la même heure, pour nous autres ça ne change rien, pour l'administration on n'a jamais compté, on n'est pas des individus, c'est surtout pour les français-français que c'est plus pareil, et alors ça les met en colère et ça rejaillit sur nous les moins que rien, tu ne sais pas pourquoi mais tu te fais éjecter de la queue et tu n'as nulle part où te mettre avec ta gueule d'arabe, tu ne peux compter sur personne, et tu dois considérer le fonctionnaire comme un ennemi parce qu'il en a marre de voir des mecs comme moi qui veulent profiter du système social et de la liberté allemande qui règne chez lui, alors ce n'est pas quelqu'un qui va te tendre la main, tu n'es qu'un bicot, et si tu dis que tu ne profites pas et que tu travailles et que ton patron est bien content d'exploiter des bicots à salaire réduit, il te traite en plus de menteur et il va dire à la police de te surveiller parce qu'on dit du mal des patrons et du Maréchal, heureusement qu'il n' imagine pas que tu te bats contre un peuple de collabos parce qu'un arabe ça ne résiste pas, c'est dépourvu de sens moral et que ça n'a pas de conscience ni d'ambition pour son pays, à

force de parler comme ça à tout le monde, ils en ont vraiment marre, parce que je ne m'arrête pas, on me fuit, on me tourne le dos, on me repousse, on me chasse, j'emmerde tout le monde et je reviens toujours pour bavarder encore, je montre sans cesse mes papiers et on est fatigué de me voir, on veut me faire décamper, on fait semblant de ne pas me voir et je passe des armes, des fausses cartes d'identité, des passeports, même des explosifs et des courriers, finalement c'est le racisme qui me sauve et qui me protège... Pauvres cons !

14

Juillet 1942

Foi et révolution.

Lorsqu'un réfugié espagnol croise un homme de foi.

ABBE : Au moins, est-ce que vous percevez le combat obscur qui a lieu dans les profondeurs de nos consciences ? Un combat effroyable entre deux Puissances qui dépassent l'Homme et qui dépassent la Nature ?

REFUGIE : Je n'en sais rien...

ABBE : Vous ne regardez pas les choses en face. Personne ne peut échapper à ce puissant courant où se rencontrent ces deux marées contraires, la force de vie et la force de mort. Ce que j'ai découvert, c'est qu'il est possible de se glisser derrière la scène et d'ouvrir les vannes pour que la force de mort inonde tout. C'est ce à quoi nous assistons !

REFUGIE : Pourquoi vouloir se limiter à la vie et à la mort ? Il existe tout un monde de forces contradictoires et je ne vois pas pourquoi il faudrait se limiter à cette dualité. Ce ne sont que des mots. Vous êtes loin de la réalité, Monsieur l'abbé. Et c'est vous qui fermez les yeux. C'est la guerre, tout simplement. Chacun peut éprouver toutes les nuances de l'horreur et il n'y a qu'une seule chose à faire : choisir son camp.

ABBE : Chez nous, la Sainte Inquisition a fait place à la délation. Les fascistes, les nazis et les nippons ne sont pas les seuls à détester la

vie. Les Turcs ont égorgé les Arméniens, les Puritains ont décimé les Peaux-Rouges et les Papistes ont saignés les Cathares et les parpaillots, chacun au nom du Père Très Miséricordieux, lequel dans sa bonté a livré son Fils rédempteur au gibet et son peuple au couteau... Quelle sorte d'amour est-ce là ?

REFUGIE : Il s'agit d'une simple erreur de jugement. Je pourrais vous suggérer un soupçon de rééducation idéologique, mais nous ne sommes pas en train d'écrire l'histoire. Ce qui est vrai, c'est que la Révolution espagnole a été perdue du jour où le peuple en armes, au lieu de combattre les Phalangistes sur le terrain de classes, s'est laissée enrégimenter sous la bannière de la république bourgeoise. Nous sommes loin de l'idéal socialiste. Il en a été de même pour la révolution française. Nous voilà acquis au camp de ceux qui, en fait d'égalité des peuples et autres pitreries langagières, n'ont que la sauvegarde et l'accroissement toujours plus poussé de leurs propres privilèges... C'est assez désespérant. Parfois, il vaudrait mieux se réveiller le matin comme si on venait de naître...

ABBE : Pourquoi ? Comme le dit ce bon archevêque de Carthagène, monseigneur Diaz de Gomara, « bénis soient les canons si, dans les brèches qu'ils ouvrent, fleurit l'Évangile ! » La guerre a quand même une vertu pour vous autres : d'une certaine manière elle nous remet presque tous à égalité...

REFUGIE : Vous le croyez ? Je constate au contraire que les inégalités s'aggravent. Et je venais justement vous voir pour vous demander une faveur...

ABBE : Une faveur ? (*ironique*) Vous venez me demander un privilège, en quelque sorte une petite injustice, quelque chose d'arbitraire ? Vous, le républicain ? Le révolutionnaire ?

REFUGIE : (*agacé, se contenant*) Ce n'est pas pour moi, Monsieur. Il s'agit de donner asile à un certain nombre de personnes innocentes qui courent le pire des destins. Et puisqu'on ne peut pas s'adresser à la charité publique, je fais appel à la charité chrétienne...

ABBE : Alors toute cette petite conversation, c'était pour en arriver là ?... Ce sont des israélites ?

REFUGIE : Victimes d'une véritable chasse à l'homme...

ABBE : Et vous estimez que c'est naturellement notre devoir ? Que nous ne saurions rester indifférents à ces mesures ? Votre souci de rappeler ses obligations à notre communauté est tout à fait louable et je vous en remercie... Il reste qu'à l'égal de tout citoyen, nous sommes assujettis aux lois séculières et que leur validité n'est pas de notre ressort...

REFUGIE : Mais le citoyen a aussi une conscience, l'abbé !

ABBE : Vous ne savez rien des Israélites ! Les juifs reconnaissent le malheur qu'ils sont en train de vivre et le Grand Rabin ne souhaite pas particulièrement notre intervention... Cette épreuve est encore un coup de leur Dieu. Ca fait cinquante siècles que ça dure... Une captivité de plus. Le Temple est détruit. De longs convois se forment et des cadavres jalonnent les routes. Ils savent très bien ce que c'est. Et puisqu'il faut y passer, ils y passeront. Tous ! Dieu est dur, mais c'est lui qui décide !

15

Août 1942

L'optimiste.

Il y a des gens qui portent toute leur vie sur eux,

Vous pouvez les fouiller

Vous ne trouverez que des bricoles

Et parfois rien

Même pas des papiers

On leur donne un récépissé provisoire et ils sont satisfaits,

On leur propose un toit pour quelques heures et ils sont vraiment contents,

On leur sert un repas et ils se laissent envahir par le plaisir,

On leur explique que leur situation est compliquée et ils sont béats,

On écrit leur histoire, au besoin on l'invente, et ils sont ravis,

On leur fait subir un interrogatoire musclé et ils sont flattés,

On les maltraite et on les insulte, et ils sont encore heureux,

Tout est toujours mieux que ce qu'ils ont vécu jusqu'à maintenant

Et ils ne savent pas encore qu'ils sont en route pour Auschwitz...

16

Octobre 1942

Au bistrot.

L'employée municipale fait du troc.

EMPLOYEE : Alors ?

RAYMOND : *(il lui donne un sac)* Elle m'en a donné que deux.

EMPLOYEE : *(déçue)* Alors, ça te fait quatre kilos de bourguignon !
C'est ce qu'on s'était dit...

RAYMOND : J'aurai le reste demain...

EMPLOYEE : Toi aussi... Je ne fais pas l'avance. Elle est vraiment blanche, ta farine ?

RAYMOND : C'est Madeleine qui me l'a donnée...

EMPLOYEE : Avant ou après qu'Henri la coupe ?

RAYMOND : *(vexé)* Avant !

ANGE : Tu as de la farine ?

EMPLOYEE : Occupe-toi de tes affaires, toi !

ANGE : Tu nous la fait à combien ?

EMPLOYEE : *(à Raymond)* A midi, pas plus tard... Sinon, j'ai des amateurs à la Mairie ! *(Raymond disparaît dans l'escalier de l'immeuble)* Tu as entendu ? A midi, c'est à qui les veut !

ANGE : Il a la fringale ! Il va se remplir la panse, ce con !

LUCIEN : Ma femme en a pris un demi-pot hier soir. Il n'a pas fait long feu ! Mais elle a trouvé qu'il y avait beaucoup de sauce !

EMPLOYEE : C'est un bourguignon. Il faut de la sauce. *(elle ouvre un sac et prélève une pincée de farine et la goûte. Son visage change d'expression)* C'est du plâtre ! Il m'a refile du plâtre, ce salaud ! *(elle crie)* Tu n'es qu'un enfoiré, Raymond ! Tu ne perds rien pour attendre ! Je vais t'envoyer les flics !

ANGE : Tu vas leur dire que tu fais du marché noir ?

EMPLOYEE : Je fais du troc !

LUCIEN : Mais tu l'as vendu à ma femme douze francs le demi-pot...

EMPLOYEE : C'était pour lui rendre service... Il n'était pas bon ?

(criant vers les étages) Tu peux crever, Raymond ! Ton bourguignon,

c'est pas du bœuf ! C'est du cheval en décomposition ! Un bout de charogne qui était en train de pourrir depuis quinze jours à l'équarrissage ! Et tu sais comment il s'appelait, ce cheval ? Bonne chance ! Tu va bouffer sa cuisse bien faisandée ! Renifle-le ! Tu le reconnais ? Tu bouffes ton propre cheval, connard ! Alors, bon appétit !

RAYMOND : *(de là haut, apeuré)* Salope !

LUCIEN : Attends ! C'est du cheval que tu m'as fait becter hier soir ? Et du pourri, en plus ? Et ces petits trucs blancs qu'il y avait dans la sauce, c'était pas des asticots ?

EMPLOYEE : Oh, vous commencez à me les chauffer sérieusement ! J'en ai marre de tous ces voyous ! Celui-là, il peut toujours courir pour que je lui vende quoique ce soit ! Il peut mourir de faim, je ne broncherai pas ! *(elle s'en va)* Je vais à la Mairie... Ils vont me le prendre, ce bourguignon !

ANGE : Jeannot, ton plat du jour, tu savais que c'était du cheval ?

JEANNOT : Et qu'est-ce que tu crois ? Un plat national à deux francs cinquante la portion, tu crois que tu vas manger du bœuf ? Tu rêves, mon ami !... Il est drôle, lui !

ANGE : Quand même, Raymond exagère ! Il ne pourra pas faire deux fois le même coup !

LUCIEN : Mais qu'est-ce que tu vas chercher ? Il n'est pas assez rusé pour ça... A mon avis, c'est Madeleine qui lui a fourgué son plâtre... D'ailleurs, Henri en met dans sa farine... Elle s'est peut être trompée de paquet. *(râlant)* Putain, elle nous a quand même refilé de la merde, cette garce ! On ne peut plus avoir confiance ! *(apercevant Gaston et Emile)* Tiens, regarde qui s'amène avec l'adjoint... Ce n'est pas le mec de la Légion ?

ANGE : Le chef d'ilot. Il a déjà une bonne dizaine de délations à son actif ! Méfie-toi de lui. Il est entré dans la Légion du Maréchal depuis le début. C'est normal, il a fait Verdun. Il a le portrait de Pétain dans toutes les pièces. Regarde-le ! Il a la francisque à la boutonnière et le béret sur le coin de l'œil ! Il dort avec. Il est tout sec avec sa petite moustache comme Hitler. Et il faut voir comment il te parle. Il se prend pour un caïd !

GASTON : Bonjour messieurs ! (à *Emile*) Son bourguignon, elle peut se le garder ! Depuis que les restos servent le rutabaga et le topinambour, on va se régaler et se rincer l'œil au cinéma. On bouffe et on boit à l'écran ! (*ils s'assoient*) Le gibier à la broche et la bière de Robin des Bois m'ont fait saliver ! (*au patron*) Jeannot deux cafés !
 EMILE : (*plaisantant*) Si vous me permettez l'expression, au cinéma il y a deux films qui font fureur : le Juif Süss et la Fille du puisatier !

GASTON : Mon pauvre Emile, l'appétit c'est tout ce qu'il nous reste de notre jeunesse... Mais aujourd'hui, c'est pire que pendant l'autre guerre... On manque de tout...

ADRIENNE : (*entrant*) Les restrictions, ça nous empêche pas de grossir du popotin... Et sauf votre respect, Monsieur l'adjoint, on voit à votre ventre que vous êtes solvable !

GASTON : Adrienne, tu m'as préparé ce que je t'ai demandé ?

ADRIENNE : Oui, vous pouvez m'envoyer Cyprien. (*au patron*) Une anisette !... Jeannot, il n'y a plus de patates, c'est fini !

JEANNOT : Même en regardant bien ?

ADRIENNE : Je te mets quoi à la place ? (*elle se penche vers lui quand il remplit son verre*) L'adjoint m'a tout pris... A deux francs le kilo !

JEANNOT : La vache ! Mais moi aussi je te les prenais à deux francs le kilo ! Faut me le dire ! Comment je fais, maintenant ?

ADRIENNE : Si tu veux du topinambour, il y en a !

JEANNOT : Je préfère le rutabaga... Il est à combien ?

ADRIENNE : Un franc. (*criant vers ses étals*) Abel, tu ajoutes dix kilos de navets pour Jeannot !

EMILE : Le Maréchal dit qu'il faut faire la Révolution Nationale... Il a raison... Et Philippe Henriot dit la même chose... On est en train de reconstruire le pays, nous autres !

GASTON : Il faut remettre de l'ordre...

ADRIENNE : (*elle boit cul sec et déguerpit*) Allez, je file... C'est encore l'émeute ! La mère tape-dur arrive !

EMILE : Il y a trop de réfugiés... Il y en a qui vivent à peine... Ceux qui ne se débrouillent pas, qui n'ont rien à vendre, qui n'ont pas droit aux tickets et qui n'ont pas assez d'argent pour acheter au marché

noir, ils sont dangereux ! Ceux qui disent Pétain ou un autre, qui disent si on pouvait être comme tous ces salauds qui se gavent, qui disent après la guerre il y aura des comptes à régler, même s'ils le disent sans trop y croire, il faut les éliminer ! Ce sont des ennemis !

ANGE : Il paraît que de Gaulle est le neveu de Pétain... Ce qu'ils veulent, c'est nous sortir de ce merdier... C'est vrai, ça ?

EMILE : C'est de la propagande ! Pour sortir de ce merdier, comme tu dis, il faut d'abord qu'il n'y ait plus de juifs ! Quand il n'y aura plus de juifs, les Boches n'auront plus rien à faire et ils partiront !

JEANNOT : (*apportant les cafés*) A ce qu'il paraît, les Allemands n'empêchent pas le monde de mener sa petite vie, même en zones occupées... Ces pogroms en Pologne ou n'importe où, allez savoir si ce n'est pas exagéré. Possible que les gens de là-bas racontent les mêmes choses pour chez nous...

GASTON : Pour que les Allemands perdent la guerre, il faudrait qu'ils le fassent exprès ! Avec cette ligne Todt qu'ils sont en train de construire tout le long de l'atlantique, comment voulez-vous que les autres y mettent les pieds ? Ils sont trop fortiches !

RAYMOND : (*apparaissant en bas de l'escalier*) Elle est partie, Annie ?

JEANNOT : Elle est partie, mais elle ne va pas te lâcher ! Elle t'en veut ! Qu'est-ce qui t'a pris ?

RAYMOND : Je ne savais pas... C'est Madeleine qui m'a vendu pour dix francs de plâtre ! Et j'avais faim ! On m'a volé mes tickets...

JEANNOT : C'est la guerre, Raymond ! Fais gaffe !

GASTON : Il est dégueulasse ton café...

JEANNOT : Je n'ai pas été livré... C'est du gland de chêne torréfié !

EMILE : Le Maréchal, vous croyez qu'il a la vie facile ? Il faut l'aider ! La Légion veille au grain ! On embauche !

LUCIEN : Ah oui, on est témoin ! Que du personnel qualifié et compétent ! C'est un simple contrôle M'sieurs Dames ! On est en règle ! Permis de séjour, permis de circuler, permis de respirer, certificat de vaccination et de bonnes mœurs, tout y est, voyez vous-même ! On connaît la rengaine ! Papier ministre, papier timbré, papier cul, vous êtes des obsédés ! Pour vous, les youpins en ont plein les

poches, il suffit de casquer, ils viennent tous traficoter une histoire au marché noir ! Vous n'êtes pas fatigués ?

EMILE : (*menaçant*) Tu ferais bien de faire très attention, Lucien !

LUCIEN : (*il se détourne et se plonge dans la lecture de son livre*)

C'est plein de faux flics qui dépouillent de vrais juifs !

GASTON : Ce n'est pas nouveau...

JEANNOT : Moi, je trouve qu'il y a quelque chose de changé... Les gens se taisent, ils ne sourient plus, ils ignorent leurs voisins, ils occupent moins de place qu'avant... Ils ne lisent plus le quotidien...

ANGE : Parce que ce sont des mensonges. Il n'y a que la date de vraie et encore...

LUCIEN : (*lisant*) Elle est belle comme la femme d'un autre ! Paul Morand !

ANGE : C'est qui ?

LUCIEN : Un écrivain ! Je trouve que c'est bien vu, pas toi ?

RAYMOND : Ailleurs, c'est toujours mieux !

LUCIEN : Tu n'es pas content de ta femme ?

RAYMOND : Tu aurais le choix, tu irais avec Marcelline, toi ?

LUCIEN : (*il fait semblant de réfléchir*) Non...

RAYMOND : Même si l'occasion se présentait ?

LUCIEN : Non...

RAYMOND : Tu vois ! Je vais avoir du mal à m'en débarrasser ! Sauf si la police l'arrête... Elle serait capable de leur éclater la gueule ! Un mois au trou, ça me ferait des vacances...

JEANNOT : Et il ne t'est jamais venu à l'idée que pour Marcelline tu étais un vrai boulet ? Elle est folle d'avoir épousé un crétin comme toi ! C'est elle qui te fait vivre !

RAYMOND : Il n'y a plus de bagnoles, j'ai fermé l'atelier !

JEANNOT : Tu n'as qu'à réparer des vélos !

Le notaire vient s'asseoir à la table de Gaston et Emile.

NOTAIRE : Jeannot, tu n'aurais pas une petite douceur ? Quelque chose qui me remonte le moral ?

JEANNOT : J'ai des prunes à l'eau de vie...

NOTAIRE : C'est parfait ! (*à Gaston*) La police est venue interroger mon confrère, ce matin...

GASTON : Ah bon... Et pourquoi ?

NOTAIRE : Je ne sais pas...

GASTON : Je peux vous le dire : la Mairie a reçu une lettre anonyme ! Mais on ne les garde pas, on les confie à la police... Je ne savais pas qu'il était juif...

NOTAIRE : Si, et même très pratiquant !

LUCIEN : Cette lettre anonyme, ce n'est pas vous qui l'auriez envoyée, par hasard ?

NOTAIRE : Moi ? Ca ne va pas ?... C'est un ami !

GASTON : La police est sans doute venue lui signifier qu'il ne pourrait plus exercer...

NOTAIRE : Alors, le décret est sorti ?

EMILE : C'est officiel. Ils ne peuvent plus occuper la moindre fonction administrative ou de responsabilité...

RAYMOND : (*regardant Jeannot qui apporte les prunes à l'eau de vie*) Les prunes à l'eau de vie, c'est aussi efficace que les momies égyptiennes !

JEANNOT : Sauf que tu n'attends pas quatre mille ans pour les bouloter !... Qu'est-ce que tu prends ?

RAYMOND : J'ai encore mon verre de tout à l'heure...

JEANNOT : Une demi-heure pour boire un coup, pas étonnant que tu ne trouves pas de travail !

EMILE : Ravitailler l'Allemagne en juifs et la France en topinambours, ça nous pose des problèmes pratiques... De logistique. Nous avons besoin de nos autobus et de nos trains ! Les juifs, on n'a qu'à les faire courir ! Ils en ont déjà une sacrée expérience depuis qu'on les a fait déguerpir d'Egypte ! (*il rit*) Le pharaon n'avait pas mis des chameaux à leur disposition !

RAYMOND : Vous y croyez à cette divine mission du Maréchal ? Ma voisine du rez-de-chaussée, elle dit que c'est de la foutaise !

EMILE : Comment elle s'appelle ?

RAYMOND : Françoise Berneix.

EMILE : (*notant son nom*) Encore une défaitiste...

RAYMOND : Elle a une poule dans sa cour... Simone, qu'elle s'appelle. Elle pond un œuf par jour. Elle ferait bien de la surveiller parce que

tous nos voisins la guettent... Faut les voir ! Pourquoi ils la regardent comme ça ?

ANGE : Parce qu'elle est sexy...

RAYMOND : Si on ne compte pas les voisins, ça vit combien de temps une poule ?

ANGE : Je ne sais pas... Tu en as des vieilles qui ont quatre-vingt balais et même plus ! Les veuves, il faut toujours qu'elles emmerdent leur mari jusqu'au cimetière... Elles sont teigneuses !

RAYMOND : (*déconcerté*) Je te parle de Simone. La poule de Françoise Bernex qui pond un œuf par jour.

ANGE : La mienne, elle ne pond pas. Je lui fous une baffe et elle la ferme !

NOTAIRE : (*riant*) Mais elle n'est pas encore veuve. Elle se vengera.

ANGE : Ca ne risque pas.

Raymond semble complètement perdu. Il ne sait plus où il en est.

EMILE : Les Allemands, ce sont des gens cultivés...

LUCIEN : C'est pour ça qu'ils pillent nos musées ! Le Louvre est à moitié vide.

ANGE : Ils nous laissent la Joconde. Il paraît qu'elle craque de tous les côtés. C'est le lifting qui ne tient plus !

GASTON : (*au notaire*) Cette famille juive à qui vous louez cet appartement rue des Martégales...

NOTAIRE : Les Féclowick ? Le père est toujours aux Mille...

GASTON : Ils arrivent quand même à survivre...

EMILE : Evidemment...

ANGE : Dans une cave sans eau ni électricité... Mais je ne sais pas comment, ils ont obtenu une carte de ravitaillement !

GASTON : Ils ont de la chance. En cas de bombardement, ils sont juste à côté de l'abri-refuge... Il y a trente places et ils en occupent déjà trois...

EMILE : Ces gens-là, il faut toujours qu'ils trouvent un avantage. C'est dans leur nature !

ANGE : Moi, je ne descends pas dans l'abri. J'ai trop peur que l'immeuble s'effondre et me tombe dessus...

RAYMOND : Moi, j'y vais ! Il y a la blonde du quatrième qui se ramène toujours en chemise de nuit transparente. C'est exprès. Et elle a des seins à te donner des torticolis !

ANGE : Mais il n'y a qu'une petite ampoule, tu n'y vois rien...

RAYMOND : Quand même, son mari est prisonnier. Faut être salope, non ?

CYPRIEN : (*se précipitant*) Monsieur ! Monsieur ! Ils ont franchi la ligne de démarcation ! Ils vont venir !

GASTON : Qui ?

CYPRIEN : Les Allemands !

EMILE : Que dit le Maréchal ?

CYPRIEN : Il regrette ! C'est tout ce qu'il a trouvé à dire... Il regrette ! L'armée allemande sur les routes de la France libre, qu'est-ce que ça veut dire ? Les Anglais sont sur la côte ?

LUCIEN : Ou les communistes à la Mairie !

CYPRIEN : Grand Dieu !

NOTAIRE : Pas de panique, Cyprien ! C'est à cause du débarquement Allié en Afrique du Nord... Ils viennent nous défendre, c'est normal...

JEANNOT : C'est mauvais pour le port... Je me demande ce qu'on va devenir sans le blé du Maroc, sans le pinard d'Algérie et sans l'huile d'olive de la Tunisie !

GASTON : Si les Boches sont dans le sud, c'est que le Maréchal l'a voulu !

JEANNOT : Ce sont des gens qui n'ont jamais bu le pastis. Moi, à leur place, je ne ferai pas le malin !

EMILE : En tout cas, maintenant la France est unie !

JEANNOT : Aussi bien, on va tout avoir, le froid et les Allemands ensemble...

17

Novembre 1942

ABBE : La France, c'est le pays de Jeanne d'Arc, de saint Vincent de Paul et du Père de Foucauld. Dieu aime la France. Dieu la défend. Dieu la sauvera. Nous devons aimer Dieu qui protège le Maréchal. Vous le

savez, plusieurs attentats ont dernièrement fait de nombreuses victimes innocentes, des civils et des policiers. Et deux officiers Allemands. Des otages vont être fusillés. Les terroristes qui ont fomenté de tels actes sont des criminels et doivent être traités comme tels. Les malheureux qui tombent au Champ d'honneur pour l'amour de la Nation, donc pour l'amour de Dieu et du Maréchal, iront tout droit au ciel, accompagnés par la cohorte des Anges qui répandront des pétales de roses autour d'eux pour l'éternité. Nous avons des devoirs envers cette belle patrie de France qui nous a nourris des richesses de son passé... Nous devons la servir. Tous les saints nous regardent, nous ne devons pas les décevoir par notre mauvaise conduite. Certains d'entre-nous ont pu lire dans des journaux clandestins des mensonges concernant l'action de notre police et de la milice. C'est d'abord à ceux-là que je m'adresse pour les tranquilliser et leur dire que leur mission est toujours d'assurer l'ordre et la protection des citoyens, mais que leurs méthodes ont évolué en fonctions des circonstances. La France a signé l'armistice et le Maréchal est garant de son application. Combattre les terroristes est donc une question de justice. Policiers et miliciens ne sortent pas de leur rôle. C'est leur devoir de soumettre un criminel à un interrogatoire pénible dans le seul but de parvenir, grâce à ses révélations, à sauver des innocents. On a le droit d'interroger sérieusement tout homme dont on suppose qu'il connaît des coupables, qu'il a été témoin d'un crime, qu'il a hébergé l'un de ces criminels et s'il se refuse à révéler spontanément ce qu'il sait... En se taisant, pour quelque motif que ce soit, il est coupable, complice de tueurs, responsable de la mort d'innocents pour le délit de non-assistance à des personnes injustement menacées de mort. Le terrorisme urbain nous impose aujourd'hui une besogne peu conforme à nos goûts. Cette besogne, nous devons la faire si nous voulons vivre en paix. Que Dieu protège le Maréchal. Amen.

18

Novembre 1942.

Prostituée.

NASMA : Les embuscades, les crapahutages, la prise des villages et des villes, les gourbis enfumés, les femmes à droite les hommes à gauche, front au mur, coups de crosse dans les côtes, mains sur la tête, je connais tout ça par cœur, mes pauvres chéris. Vous pouvez pousser votre petite chanson, c'est toujours la même. Il n'y a que la première fois qui coûte vraiment. Cette femme violée, elle n'oublie rien : l'homme dans l'ouverture de la porte, un pied déjà sur le seuil, un visage de rat sous le casque, un bras qui s'avance, un croc, la voilée piquée comme un papillon entre les omoplates, elle ne bouge plus, tétanisée, la main froide enserme la nuque, immobilisée, le front contre le mur. Une autre main qui la fouille, serrer les dents, fermer les yeux, faire la nuit. Combien de fois ? Dix, vingt, cinquante fois, peut-être. Et toujours le même cérémonial. Casque fatal. Treillis. Ceinturon. Rangers. Croix Gammées. Chemise ouverte. Imitation du macho. Toujours à la recherche d'un regard. D'un signe. Il exulte lorsque sa proie se cambre et lui plante les ongles dans la peau, le sang lui monte à la tête, il guette une lueur de reconnaissance alors qu'elle referme le cercle de ses bras, le couteau écrit de droite à gauche, il s'enfonce, questionne, c'est toujours la même grimace, éviter le sang qui cherche son chemin jusqu'au sol, elle le repousse, le lave et passe au suivant, le pli de la chemise impeccable, sirotant déjà sa bière avant de la prendre sans rien lui demander, l'esbroufe, tu veux venir mon chéri, tu ne défileras pas pour la fête de la victoire ! Tu exultes et tout va bientôt finir pour toi !

19

Décembre 1942

L'exil.

REFUGIE : Maintenant je rase les murs et, la nuit tombée, je me cache. Je tente de vivre avec le moins de contacts possible. J'évite tout ce qui peut signaler mon existence : les gares, les ghettos de réfugiés, les marchés, les quartiers chauds, les bars, les lieux de spectacles, les stades et même les sorties des grands magasins. Il est prudent non seulement de se soustraire au regard des autres

mais de ne leur adresser la parole que si c'est vraiment indispensable. En tout, ne faire que le minimum. Se fondre dans le paysage. Je calcule mes déplacements. Même pour le travail. Chaque matin, j'arrive juste à l'heure précise où les camions des entrepreneurs commencent à faire leur ronde Porte d'Aix à la recherche de leurs travailleurs clandestins. Parce que je n'ai pas le choix : je dois travailler. Mais je ne prends pas le travail d'un autre. Qui ferait dix heures par jour pour neuf francs ? Il y en a qui acceptent pour six, mais c'est encore rare. Je n'existe pas pour ces employeurs. Ils sont aussi occasionnels pour moi que je le suis pour eux, même si je travaille plusieurs jours de suite pour le même patron. Il ne me connaît pas. Il ne cherche pas à connaître mon identité, ni quoique ce soit de ma personne. Nous sommes quittes de cette mutuelle indifférence. D'ailleurs, je n'ai pas de nom ni de prénom. Et c'est tant mieux. Ils sont aussi clandestins que moi. Je m'attribue une identité en fonction des employeurs. S'il le veut, je suis turc, arabe, berbère, kurde, polonais, bosniaque, albanais, roumain, tchéchène ou iranien. J'habite où il veut. Et la langue n'a aucune importance. Il suffit de connaître les mots utiles aux esclaves, on ne vous demandera jamais rien de plus : travail, pas travail, porter, gratter, vider, nettoyer, balayer, décharger, couper, déplacer, monter, démonter, se dépêcher, peindre, clouer, arracher, plus vite, repos, manger, payer, silence, se cacher, se taire, partir, venir, ne plus revenir, police, contrôle, content, pas content, tu t'en vas, combien ? C'est tout. Et j'ai la chance de ne pas être malade. Le médecin, l'hôpital, ils vous demandent une identité, une carte. Je voyage le moins possible, et jamais au noir. Un billet non payé et c'est la vérification des papiers. Je ne m'assois jamais à côté d'un étranger. Un, c'est beaucoup. Deux, c'est trop. Je n'ai pas d'amis. Je vis seul. Je mange seul, je parle seul, je dors seul, je m'habille sans coquetterie, je ne fréquente pas les lieux publics, je ne sors que pour acheter à manger, je fais la queue sans rouspéter, je ne donne jamais mon adresse, je suis poli avec les vieux et les enfants et je me demande même si je n'en fais pas un peu trop. C'est dehors que je me sens en prison. Dans mon terrier, je suis tout à fait libre.

20

22 janvier 1943

Au bistrot.

Annie, l'employée municipale, bavarde sur la terrasse avec mademoiselle Pélissier, l'institutrice.

INSTITUTRICE : Si on reconnaît les juifs rien qu'en regardant leur nez, ce n'est pas la peine de leur mettre une étoile jaune en plus... Depuis qu'on m'empêche d'accueillir ces gosses dans mon école, je me pose des questions... Vous trouvez que c'est normal toutes ces mesures ? Au-dessus de la porte, c'est marqué liberté, égalité, fraternité... Ils n'ont plus les mêmes droits que nous ? Pourquoi ?

EMPLOYEE : Aujourd'hui, notre devise c'est travail, famille, patrie... Ça concerne davantage les devoirs que les droits... Et puis, c'est la guerre... Nous ne sommes pas tous égaux devant le malheur... Moi, le soir je sors, je vais écouter du jazz ou danser, et pendant que je m'amuse je sais qu'il y a des gens qui se couchent le ventre vide, que d'autres sont malades ou meurent, je dois m'arrêter de vivre pour autant ?

INSTITUTRICE : Bien sûr que non... Ce n'est pas ce que je voulais dire... Je prends trop les choses à cœur... Le soir, je fais la classe aux enfants juifs... Dans un appartement, chez des gens très catholiques... J'ai vingt-six élèves de cinq à douze ans... Et deux de mes collègues s'occupent des plus grands... C'est bénévole, ce n'est pas interdit... Je ne sais pas de quoi on a peur, mais c'est clandestin...

EMPLOYEE : Vous avez raison, il ne faut pas le crier sur tous les toits... Et si par malheur on apprend que je vous donne des cartes de ravitaillement, je risque la prison... Pourtant, si vous en aviez encore besoin, je vous en redonnerai...

INSTITUTRICE : Merci... Bien sûr, j'en aurai toujours besoin ! Ce qui me surprend, c'est que personne n'a l'air de se demander ce que deviennent les juifs qu'on arrête...

EMPLOYEE : Ils vont travailler en Allemagne, non ?

INSTITUTRICE : Vous croyez ?

EMPLOYEE : En fait, on ne se pose pas de question. Ce qu'on veut, c'est manger et boire des coups... C'est ma jeunesse que je suis en train de vivre. Je n'ai pas l'intention de passer à côté...

Soudain, leur attention est attirée de l'autre côté de la place. On entend le moteur d'une traction, des pneus qui crissent, des portières qui claquent, des cris, de nouveau des portières qui claquent et la traction qui redémarre en trombe.

INSTITUTRICE : C'est une arrestation... Un juif ou un résistant...

EMPLOYEE : Et pour la Préfecture un terroriste...

INSTITUTRICE : Vous avez raison... Et qu'est-ce qu'il va devenir, ce malheureux ?

EMPLOYEE : A mon avis, il va passer un mauvais quart d'heure... Il ne faut plus y penser ! On peut mourir demain dans un bombardement... Moi, je veux profiter de la vie. J'ai envie de connaître un homme, mais lequel ? On a l'impression que les meilleurs ne sont plus là !

INSTITUTRICE : Vous exagérez...

EMPLOYEE : J'avais un fiancé, mais il est prisonnier. Il ne faut pas qu'il s'imagine que je vais l'attendre jusqu'à perpète ! Le secrétaire de la préfecture, c'est un bel homme. Et il est célibataire ! Il sait se faire respecter. Il a un très long manteau avec un col satiné et on lui tient la portière quand il descend de sa voiture...

INSTITUTRICE : Et il vous a remarquée ?

EMPLOYEE : Jamais de la vie ! Il y a plein de jeunes filles qui gravitent autour de lui ! C'est le protégé de Monsieur Bousquet ! Je ne l'ai jamais vu, mais il paraît que c'est un personnage très important ! Il y a sa photo dans le journal parce qu'il est à Marseille depuis hier soir ! Alors, tout le monde est sur le pont !... C'est décidé, vous ne voulez pas m'accompagner en boîte ? Il y a un joli trio de jazz...

INSTITUTRICE : *(elle se lève)* Merci, mais c'est l'heure de ma classe...

EMPLOYEE : *(se levant aussi)* Je vais faire la soupe avant d'y aller...

ANGE : *(qui arrive avec Lucien)* J'espère qu'on ne vous fait pas fuir ?

EMPLOYEE : Pas du tout ! Bonne soirée, messieurs !

Ange et Lucien s'installent à leur table.

ANGE : J'ai fait deux heures de queue à l'épicerie... Les rayons sont vides. Tu ne trouves plus rien, même avec les tickets...

LUCIEN : Ils ne sont pas vides pour tout le monde, va !

ANGE : La mienne, elle va gueuler ! Il lui restait juste un quart de chou pour faire la soupe. Même pas un bout de gras ou une cuiller d'huile à mettre dedans ! Les gosses, ça ne va pas les caler !

LUCIEN : Il n'a pas été livré ?

ANGE : J'ai vu le camion avec ses deux grosses bouteilles de gaz sur le toit...

LUCIEN : Il garde la marchandise. (*au patron*) Jeannot, deux pastis ! Et tu as quelque chose à grignoter ?

JEANNOT : Plus rien...

LUCIEN : Il n'a plus rien, mais il te propose du beurre et du fromage ou des œufs et même un lapin sans ticket et au prix fort ! Au début j'ai refusé et puis j'ai fait comme tout le monde...

JEANNOT : Pour remplacer le beurre, tu peux acheter du gras de bœuf...

ANGE : Moi, je n'ai plus de charbon. Je récupère les vieux journaux, je les trempe dans l'eau et je fabrique des bûches compactes que je laisse sécher... Ca se consume lentement.

JEANNOT : (*apportant les pastis*) Chez nous, on ferme la porte. Seule la cuisine est chauffée... Dans la journée, je suis au bar.

ANGE : Les vieux paquets de journaux, je les vends. Je ramasse tout. Les commerçants et les paysans, ils se remplissent les poches et toi tu as le ventre creux !

JEANNOT : Oh, on se calme ! Je ne me remplis pas les poches, je travaille ! Et tu peux faire du troc ! Un paquet de tabac contre du beurre ou un morceau de viande !

ANGE : C'est ce qu'elle a fait la mienne et je lui ai foutu une trempe ! Un peu plus et le pinard y passait ! Je fais les poubelles, aussi. Avec les épiluchures bien lavées, tu as ta soupe ! Pardi !

LUCIEN : Tu peux aussi acheter des cartes d'alimentation... Demande à Annie.

ANGE : Il n'y a que la mangeaille qui compte ! Le reste, on s'en fout ! Manger ! Manger ! Manger !

RAYMOND : (*qui se cache*) Elle n'est pas là, Annie ?

JEANNOT : Elle est partie... Mais tu devrais régler ce problème avec elle une bonne fois pour toute ! Elle t'engueule et c'est terminé ! On n'en parle plus !

ANGE : Si les Boches nous prenaient pas tout, il n'y aurait pas de raison qu'on ne s'entende pas avec eux !

LUCIEN : Je m'entendrai avec eux quand ils auront foutu le camp !

RAYMOND : Si on avait l'assiette pleine, moi ça me suffirait...

ANGE : Maintenant, ce sont les Amerloques qui nous canardent toutes les nuits... Tirer un faisan à cinquante mètres, avec un peu de chance tu peux l'avoir... Mais à quatre mille mètres, les bombes, elles tombent où elles peuvent ! Rarement sur l'objectif.

RAYMOND : S'ils nous aiment tant, ils n'ont qu'à nous envoyer de la bouffe ! Là, ils nous bombardent le ventre plein. Parce que leurs pilotes ne sont pas du genre à sauter un repas !

LUCIEN : On s'en tape des amerloques, Raymond ! Tu es fatiguant avec tes conneries...

RAYMOND : Ah bon...

LUCIEN : Tu en est où avec le bateau ?

ANGE : Il est complètement refait à neuf ! Et à Carry. Je vais aller voir les Féclowick... C'est quand elles veulent. Elles attendent dans l'espoir qu'ils libèrent le mari, mais elles se font des illusions... Les juifs, ils les envoient en Allemagne... Je vais essayer de les convaincre. Parce que j'ai un mauvais pressentiment. Il faut qu'elles décampent le plus vite possible !

LUCIEN : (*apercevant Gaston et Emile, chuchotant*) Fais gaffe, il y a les fachos ! (*Gaston et Emile s'installent à une autre table*) Il paraît que la Légion est montée en puissance et qu'elle a obtenu des prérogatives policières ?

ANGE : Mieux que ça. Elle se transforme en milice politique, un peu comme la gestapo...

EMILE : Bonjour messieurs ! Vous ne cherchez pas du boulot, par hasard ? La Wehrmacht et la Waffen-SS embauchent... Elles ont un besoin urgent de main d'œuvre... C'est très bien payé...

LUCIEN : Le bâtiment, c'est pas mon fort...

EMILE : (*souçonneux*) Et comment tu sais que c'est pour le bâtiment ?

LUCIEN : Parce que c'est un secret ? Ils ne veulent pas construire des fortifications ?

EMILE : Je t'ai à l'œil, Lucien. Et toi, Ange, tu as enfin terminé ton pointu ? Tu as mis le temps !

ANGE : (*décontenancé*) Je vais procéder aux essais...

EMILE : Il est comme neuf... Tu n'as pas eu de contrat depuis deux ans, mais tu avais des économies ? Tu es un homme prévoyant. Au moins, tu n'es pas du genre à boire tout ton salaire... Il est magnifique. Ca vaut bien entre six et huit mille francs, non ?

ANGE : J'ai tout fait à la main...

EMILE : Je sais... Félicitation. Tu vas reprendre la pêche ? Comme ça, tu auras de quoi manger ! (*apercevant Albertine*) Ah, voilà ma nièce ! Elle a vingt ans ! Elle est toute mignonne ! (*Albertine l'embrasse*) Comment tu vas, ma petite chérie ?

ALBERTINE : Mes cours ont été annulés... J'ai deux professeurs qui n'ont plus le droit d'enseigner ! Et ils ne sont pas remplacés... On fait quoi ?

EMILE : Ne t'en fais pas, ma chérie... C'est politique. Ce sont des gaullistes, c'est rien. Personne n'est irremplaçable !

ALBERTINE : Ils portent l'étoile jaune...

EMILE : Alors ils sont juifs ! Leurs diplômes ont été supprimés, donc ils ne peuvent plus enseigner... En attendant, qu'est-ce que tu as fait ?

ALBERTINE : J'ai vu un défilé ! Les Allemands sont grands et minces. Tous de la même taille et la coupe au carré. Pas un cheveu qui dépasse de la casquette ! En uniforme noir, bottes noires et luisantes, ils sont jeunes et sûrs d'eux. Ce sont des vainqueurs !

GASTON : Rien à voir avec notre armée débraillée !

ANGE : Il y a des chauves, aussi. (*tout le monde le regarde*) Si, j'en ai vu !

GASTON : Le soldat français a de la ficelle en guise de ceinturon et plus de bouton sur sa vareuse... C'est inadmissible !

ALBERTINE : L'Allemand a un uniforme impeccable, une tête de mort, des éclairs sur le col et des aigles couleur argent. Comment veux-tu lutter ?

ANGE : Il y en a qui sont moins grands et moins forts. Et sans tête de mort. Ils sourient aux gens. Dans les tramways, ils laissent leur place aux femmes enceintes et aux vieilles dames...

EMILE : Pas un seul d'entre vous en ferait autant !

Ils observent un soldat allemand qui s'installe tranquillement sur la terrasse et qui lève la main pour attirer l'attention de Jeannot.

SOLDAT : Bière !... S'il-vous-plait ! Bière !

ANGE : Ils vont à l'épicerie. Ils achètent des paquets de gâteaux. Tous les paquets de gâteaux. Et du vin. Le pastis. Les conserves. Du jambon. Les saucissons. Le pâté. Tous les fromages. Les soldats allemands ont la belle vie ! Les prix augmentent.

RAYMOND : *(au soldat, levant son verre)* Alors camarade, on t'a envoyé une carte postale de Stalingrad ? Tes copains se sont gelés les couilles et toi tu les as au chaud ?

Le soldat lui répond en lui faisant un signe amical de la main.

ANGE : *(paniqué)* Putain Raymond, t'es con ou quoi ? Et s'il comprenait le français ? Il t'aurait expédié en Allemagne ! Et nous aussi, peut être ! Il ne faut pas plaisanter !

RAYMOND : *(confus)* Qu'est-ce que j'ai dit ?... Jeannot, il bavarde avec eux et on ne lui dit rien !

JEANNOT : *(apportant la bière à l'Allemand)* Moi, je ne leur dis pas de conneries, je bosse ! Je leur fait même la cuisine. Ils n'ont pas besoin de tickets... Demande à Adrienne, au marché ils ont commandé soixante œufs pour quatre, avec du lard, des pommes de terre, des oignons et des champignons... C'est complètement dingue ! Chacun sa grosse poêle. Tous mes habitués salivaient en les regardant bouloter. La guerre, ça creuse ! Ils ont l'appétit féroce ! Je ne vais pas me plaindre, ils ont payé trois fois le prix. Les Boches, ce n'est pas ce qu'on dit. Des clients comme ça, j'en veux tous les jours ! Et le charcutier, il dit pareil.

RAYMOND : Soixante œufs, ce ne sont pas des rigolos !

LUCIEN : Maintenant qu'ils sont là, c'est vrai que tout est beaucoup plus cher... On fait comment, nous ?

JEANNOT : Si tu ne peux pas payer, tu vas ailleurs. C'est tout.

RAYMOND : Ils veulent de l'ordre et de la propreté, eh bien moi je suis d'accord ! Nous n'avons pas été capables de faire notre ménage, alors ils viennent nous le faire. Tu ne vas pas te plaindre, quand même !

JEANNOT : C'est ma sœur qui a de la chance ! Son restaurant est en face du Fort Saint Nicolas qui a été réquisitionné. Elle n'a pas le couvre-feu et elle fait une double journée... La Wehrmacht lui fournit tout ce dont elle a besoin... Et sa fille est venue en renfort pour la cuisine...

ANGE : Je la connais... C'est la grosse un peu moche, je me trompe ?

JEANNOT : Et encore ! Dieu merci, la petite ne ressemble pas trop à son père ! Elle n'a pas vraiment le nez juif... Non, ce n'est pas le moment de dire ça... Comment il est son nez, déjà ? Vraiment très grand. L'index s'enfonce dans la narine ! Une hirondelle pourrait même y faire son nid, mais c'est une cuisinière du tonnerre ! Franchement, elle est extraordinaire ! Les Allemands ne vont pas la lâcher ! Les officiers font la queue !

GASTON : C'est comme Hélène, mon assistante... C'est une normalienne bossue et disgracieuse, agrégée de philosophie, spécialiste d'Ovide et de Cicéron, des romains inconnus de nos services, mais c'est la perle des secrétaires... Je ne pourrais plus m'en passer !

JEANNOT : Les laiderons de la CGT, c'est fini !

LUCIEN : Ta sœur, elle n'a pas reçu la visite de la Résistance ?

JEANNOT : Et pourquoi ? Elle ne fait pas de politique...

21

Aujourd'hui.

TEMOIN : Parce qu'à Auschwitz, j'ai vu ce que jamais personne ne verra. J'ai vu les kapos nous bastonner férocement à notre descente du train. J'ai vu comme ils séparaient hommes et femmes, vieillards

et enfants, enfants et parents, forts et faibles, sains et malades, ceux qui allaient à la mort et ceux qui commençaient à vivre avec elle. J'ai entendu un officier crier « les enfants avec les vieux ! » Là-bas, j'ai vu mon père, ma mère et ma sœur Lise pour la dernière fois. Ne pas pleurer sous les coups, sous les injures, sous les crachats. J'ai regardé le prisonnier tatouer machinalement un numéro sur mon avant-bras gauche, le numéro B9428, par lequel ils remplaçaient mon nom et mon identité. Je me disais que le temps viendra où il sera une pièce à conviction, une preuve... Et qu'on sera bien obligé de me prendre au sérieux... Aujourd'hui, je le vois chaque matin au réveil et sous la douche. Il m'accompagne partout à chaque instant. Et je me souviens de toutes ces baraques jusqu'à l'horizon cerné par les barbelés et les miradors. J'ai vu des corps épars sur la terre battue. Mille. Et plus tard, beaucoup plus. J'ai vu les cheminées des fours crématoires et notre destin qui partait en fumée... Il y a quelque chose d'assez surprenant : c'est de voir que les hommes sont beaucoup plus faibles et moins résistants que les femmes. Physiquement et très souvent même moralement. Ils ne savent pas se dominer et manifestent un manque de courage à faire pitié. La faim sur leurs visages et dans leurs gestes prend des expressions autrement plus alarmantes que chez les femmes. La pénurie facilitait le travail des Allemands. J'ai vu à quel point le désir de survivre n'a aucune limite et comment la souffrance nous rend insensibles. J'ai vu sans regarder et c'est comme ça que j'ai pu survivre. Mon oncle, je ne l'ai pas reconnu tout de suite avec son crâne rasé, cela vous change un homme et je n'avais pas non plus l'habitude de le voir tout nu. Au camp, en allant à la douche, il m'a lancé en riant : « A moins qu'ils ne s'acharnent sur moi et me battent à mort, j'en reviendrai ! » J'ai vu la récupération systématique des vêtements, des chaussures, bijoux, lunettes, dents en or et dentiers, mais aussi les cheveux destinés à la fabrication des feutres et des tissus. Le déporté est recyclé. Le camp est plein de talents et de premiers prix du Conservatoire. L'obersturmfürer est un gentleman. Il a la lourde responsabilité de composer la liste des déportés gazés, mais il délègue cette tâche et arbore un léger sourire en toutes circonstances. Les prisonniers

marchent sur la route centrale, c'est leur Champs-Élysées. Est-ce qu'ils sont en chemin pour l'abattoir ? De son bureau, il a une vue imprenable sur les convois entrant et sortant. Il cultive des orchidées. Cependant, ça ne l'empêche pas de nourrir des instincts paisiblement sanguinaires. Il persécute avec un certain raffinement les femmes et les enfants. Est-ce qu'il embrasse les siens le soir avec un bon sourire ? Quand je pense aux soldats et aux policiers, à tous ceux que j'ai pu examiner les uns après les autres et sans me faire remarquer, je me pose des questions sur cette Parole « Et Dieu créa l'homme à son image »... Est-ce possible ? Je dois dire que cette phrase a connu chez moi quelques matinées difficiles... Si quelqu'un a une réponse à proposer, je veux bien l'entendre... Le déporté ne réfléchit pas, il n'a plus que des réactions épidermiques. N'importe quoi et on éclate de rire ou on sanglote... Au camp comme jadis dehors, rire c'est pécher ! Certains sont partis en riant. Dans un convoi, il y a toujours quelqu'un qui glousse, quand il voit un Allemand tomber, par exemple... Moi, j'ai entendu un SS péter. Parfaitement. Péter. Son sphincter a laissé passer ses flatulences. Bon vent ! Trop de chou, d'oignons et de saucisses ! L'obersturmfürer aussi a un sphincter. C'est ce qui m'a permis de le voir autrement. Son sphincter, c'est son côté humain. Je dois me hâter de tout noter, même en désordre, plus tard je n'en serai pas capable parce que je ne pourrai plus croire à la réalité de ce qui s'est passé, ce sont déjà des visions qui s'éloignent de moi. J'ai vu des choses pires que celles dont je fais le récit. Il me revient cette parole que j'ai souvent entendue dans la voix des condamnés et qui résonne encore à mes oreilles : « Survivez ! Sauvez-vous ! Au moins pour dire au monde ce que vous avez vu et vécu ! » Et c'est ce que je fais. Je n'aurais pas vu tout ce que je raconte si le monde entier n'avait pas regardé ailleurs tandis que cela se passait... On s'applique à rester seul comme dans une coquille, parce que le contact avec l'angoisse de nos voisins est insoutenable. Il ne faut plus éprouver le moindre sentiment. J'ai oublié ce que c'est. Il faut seulement vivre. Ne penser à rien d'autre. On m'a réduit à trois préoccupations : me battre pour manger, travailler, dormir. Vouloir rester un être humain, c'est prendre le

risque de s'effondrer. Un seul remède pour éviter cela : vivre seul, sans souvenir, ne rien éprouver, se taire, se soumettre. Ne pas s'attendrir. Là-bas, j'ai totalement oublié mon père, ma mère et Lise. Mais depuis que je suis rentré, ils ne me quittent plus.

22

23 et 24 janvier 1943

Cage d'escaliers.

On entend des coups frappés sur les portes de plus en plus nombreux et venant d'un peu partout, comme un bourdonnement qui envahit tout l'espace.

INSPECTEUR : On est prête ?

VIEILLE : Oui...

INSPECTEUR : Alors, on y va...

VIEILLE : *(prenant sa valise)* J'ai pris que pour deux jours...

INSPECTEUR : Aucun problème...

VIEILLE : C'est sûr ? Ils ont fini de fouiller la maison ? Je peux fermer ?

INSPECTEUR : On s'en occupe... Venez.

Il l'entraîne vers l'escalier. Deux policiers forcent la porte d'un autre appartement.

VIEILLE : Ils ont oublié leur clé ? C'est si rapide ce départ. On a toujours peur d'oublier quelque chose. Et vous ne savez pas où on va ? C'est tout le monde ?

INSPECTEUR : Vous poserez votre valise dehors, avec les autres...

On regroupe tous les bagages. Dépêchez-vous !

VIEILLE : Je n'ai pas mis d'étiquette...

INSPECTEUR : Nous le ferons...

VIEILLE : *(apercevant une colonne de gens)* Qu'est-ce qu'ils font tous ces gens ?

INSPECTEUR : *(la poussant)* Il faut aller avec eux...

VIEILLE : Ils s'en vont ?

Les deux policiers ont réussi à forcer la porte. Un couple apparaît. L'homme a le réflexe de refermer la porte en découvrant les

uniformes, mais le policier glisse son pied dans l'entrebâillement et force le passage.

POLICIER : Allez ! Tu prépares tes affaires et tu descends ! Ta bonne femme aussi !

MARI : J'ai mes papiers !

POLICIER : Je m'en fous ! Tu n'as pas entendu ? Tu fais ta valise ! Et pas question d'emporter toutes ces merdes ! Juste l'essentiel !

Il entre. L'autre policier va frapper à la porte voisine.

MARI : On peut nous expliquer ce qui se passe ?

POLICIER : Vous faites vos valises et vous descendez devant l'immeuble.

FEMME : Vous n'allez pas nous faire de mal ?

La femme est voûtée et elle a le regard apeuré. Elle prend ses vêtements pour les ranger dans la valise pendant que le mari en remplit une autre. Le policier fait quelques pas dans la pièce aménagée comme une cellule. Il s'approche, il saisit une photo, l'examine et la repose. Elle lui tourne le dos, mais elle devine qu'il la déshabille du regard.

FEMME : Il faut emporter des provisions ?

POLICIER : Et de quoi boire.

On entend des cris dans les couloirs. Une voix de femme.

FEMME : Qu'est-ce qui se passe ?

POLICIER : Si vous obéissez, tout se passera bien... Vous avez terminé ? *(Elle referme sa valise et se tourne docilement vers lui)*

N'oubliez pas vos papiers.

Le mari fouille dans sa poche et lui donne son titre de séjour provisoire.

MARI : Je suis en règle...

POLICIER : *(il contrôle les papiers d'un air dubitatif)* On va vérifier tout cela en bas. Suivez-moi ! Vous n'êtes pas juif ?

Il l'entraîne dans le couloir.

MARI : Ah non, pas du tout...

POLICIER : Vous avez quand même un drôle de nom...

On aperçoit Rachel, Edith et Sarah qui remontent de la cave avec des valises. Elles semblent complètement perdues. Un policier les pousse sans ménagement.

23

23 et 24 janvier 1943.

Dans la rue.

Rachel, Edith et Sarah sont poussées dans la rue par le policier. Elles rejoignent un groupe d'habitants.

INSPECTEUR : *(les interpellant)* Vous, de ce côté ! *(il désigne un endroit à l'écart des autres)* Et posez vos valises ! *(elles hésitent, hurlant)* Vous les posez ! *(elles les abandonnent, terrorisées)* Là où vous allez, vous n'en aurez pas besoin !

RACHEL : Et les provisions ?

INSPECTEUR : Aussi.

Rachel abandonne le sac. Une femme du groupe se précipite aussitôt pour le récupérer.

POLICIER : Restez dans le rang !

VIEILLE : Qu'est-ce qui se passe ? Je ne comprends pas.

EGARE : Le dernier enfant c'est toujours le dernier espoir... C'était moi. Après, plus rien.

VIEILLE : *(inquiète)* Qu'est-ce qu'il a dit ? Vous savez où on va ? *(au couple)* On vous a prévenu, vous ? Quelqu'un peut nous renseigner ? *Tout le monde est fasciné par un personnage tout en rondeur qu'un policier pousse vers eux. Il n'a pas de valise mais il a enfilé tous ses vêtements les uns sur les autres.*

EGARE : Notre seule faute, c'est d'être né ! Je le sais depuis le début. Il y a des signes. On va mourir ?

VIEILLE : *(elle s'écarte prudemment)* Ca ne va pas ? Et les valises, elles vont nous suivre ? Pourquoi vous êtes là, vous ?

FEMME : Je ne sais pas... On nous a rien dit.

VIEILLE : A moi non plus. Mais je me fais du souci pour nos valises.

FEMME : Il faut les garder avec nous...

EGARE : (*délinant, très angoissé*) Je cours, je cours, je cours et je ne sais même pas pourquoi je cours ! Et je m'encombre toujours !

J'emmène toutes mes affaires ! Pour emporter le strict nécessaire, il faudrait savoir où on va. Si on n'emportait rien, on serait vivant à n'en plus finir ! On irait plus loin. Mais là, les saisons sont partout à la fois. C'est un beau jour. Jour de paupières closes et jour de pluie. La vie, je ne savais pas que ça irait aussi loin. Pas vous ?

Les gens se sont vaguement écartés de lui. Lucien est poussé vers le groupe par un autre policier.

VIEILLE : Si ce n'est pas malheureux !... On devrait faire quelque chose pour ce monsieur...

POLICIER 2 : Et si tu ouvres encore ta sale gueule, je t'envoie aux Baumettes ! (*montrant les Féclowick*) Ou je te mets avec les autres, là-bas. Tu seras content du voyage !

MARI : On est en guerre ? Ça recommence ?

LUCIEN : Oui, c'est la guerre. Ils veulent reconquérir nos quartiers. Ils nous jettent dehors ! Ils vont tout raser et construire des immeubles de luxe.

MARI : Mais pourquoi ?

POLICIER : (*vérifiant les papiers d'une jeune femme*) C'est bon. Mettez-vous dans l'autre file.

JEUNE FEMME : Et mes affaires ?

POLICIER : Vous pourrez aller les chercher, mais ce soir la mairie vous reloge ailleurs...

Elle rejoint l'autre groupe en faisant la moue. En grand uniforme, Antoine surveille les opérations.

ANTOINE : (*dévisageant un habitant*) Dis-donc, tu as un frère toi ?

RESIDENT : Oui.

ANTOINE : Il est où ?

RESIDENT : Je ne sais pas.

ANTOINE : On va le retrouver. Et je vais lui faire sa fête. Il va se souvenir du mitron ! (*il sourit*) Toi aussi, t'es bon pour le centre de rétention.

REFUGIE : (*à une jeune fille*) Surtout, ne leur dis pas que tu es ma nièce. Sur mes papiers, c'est marqué que je suis Polonais. On ne se

connait pas. Tu ne m'as jamais vu. Tu leur dis que tu es roumaine et que ton passeport est resté là haut !

REFUGIEE : Non, j'irai avec toi ! C'est toi mon pays.

RESIDENT : *(au policier)* Je peux aller chercher ma mère ? Je ne sais pas où on l'a emmenée...

POLICIER : On vous a dit de ne pas bouger !

EGARE : Un pas l'un devant l'autre c'est notre seul avenir ! On va marcher, marcher, marcher... On va de nouveau habiter l'horizon.

MARI : *(agacé)* Qu'est-ce qu'il raconte ? Encore ses conneries ?

FEMME : Ils ne vont pas nous tuer ?

MARI : Ne dis pas de bêtises.

FEMME : Ils nous donneront de quoi manger ?

MARI : Evidemment.

FEMME : Et il y aura des lits avec des draps ? Je suis fatiguée. J'ai envie de prendre une douche. Ca va durer combien de temps, ce voyage ? Et comment il s'appelle, ce camp ?

MARI : Tais-toi.

RESIDENT : C'est notre premier voyage en chemin de fer.

EGARE : Se dissoudre dans la masse. Etre lisse. Inerte... Mort. Voilà ce que nous sommes devenus.

On entend un camion qui s'arrête dans la rue. Un policier pousse un petit groupe de juifs dans sa direction.

VIEILLE : Moi, je ne suis pas morte ! Je vais vivre !

POLICIER : *(examinant Sarah)* Elle a un joli petit cul !

ANTOINE : Fais monter les juifs !

POLICIER : *(désignant les Féclowick)* Je les embarque aussi ?

ANTOINE : *(tirant Sarah)* Pas celle-là ! Je la garde avec moi. Je dois l'interroger.

Le policier fait signe à Rachel et Edith de grimper dans le camion.

EDITH : *(s'accrochant désespérément)* Je ne veux pas mourir !

RACHEL : Mais tu ne vas pas mourir... Ne t'inquiète pas.

SARAH : *(angoissée)* Je veux rester avec vous !

EDITH : J'ai peur !

RACHEL : Ca va aller...

EDITH : *(à Sarah)* Aide-moi, s'il te plaît !

SARAH : (*se tournant vers Antoine*) Mais qu'est-ce que je peux faire ?

EDITH : (*elle s'effondre*) Pourquoi moi ?

RACHEL : (*la relevant doucement*) Tu n'es pas toute seule... Regarde comme ils sont nombreux ! Ils vont travailler... Tu vas travailler ! Tout le monde va travailler... La guerre est finie... Tout va recommencer comme avant... Il faut bien rouvrir les usines... Peut-être qu'ils vont te donner un salaire, et le soir tu rentreras à la maison... Enfin, là où nous serons logés...

POLICIER : (*la menaçant*) Tu veux que je t'aide à grimper ?

EDITH : C'est où là-bas ? Je ne veux pas y aller...

RACHEL : Je sais...

SARAH : (*suppliante*) Je veux rester avec toi...

RACHEL : nous reviendrons... Prends soin de toi. Reste en vie, ma fille. Fais ce qu'il te dit... Je t'aime !

Le policier les pousse vers le camion.

POLICIER : Ca suffit ! Grimpez !

SARAH : Maman !

PERE : (*affolé, au policier*) Ma fille est dans le camion ! Je ne veux pas la laisser toute seule !

POLICIER : (*très poli*) Mais prenez donc la peine de monter, Monsieur ! Ces demoiselles seront ravies d'être accompagnées... Et bon voyage !

L'homme se précipite pour grimper à l'arrière. On entend le camion qui démarre et s'éloigne.

ANTOINE : (*à Sarah*) Tant que tu restes avec moi, tu ne risques rien.

EGARE : On devient sourd et idiot. On perd la faculté de pleurer, la mort ne nous fait plus peur, on oublie comment s'appellent notre femme et nos enfants, on oublie notre propre nom, on est peut être vivant à la place d'un autre mais ce n'est qu'une apparence, le corps est vide et léger, rien que de l'air dans la bouche dans le ventre dans les jambes et dans les bras, du vide.

Il se tait. Tout le monde le regarde en silence.

24

Février 1943

Dans une cellule.

On entend au loin le dynamitage des immeubles. Marie est immobile au milieu d'un puits de lumière.

MARIE : C'est comme un entrepôt désaffecté ou un tunnel sans rail et sans route, sans lumière, avec juste une promesse d'entraves pour la dernière destination. Une porte de fer qui s'ouvre sur une boîte rectangulaire. Du provisoire qui dure depuis un siècle. Une mauvaise odeur de merde et de désinfectant. Des couvertures crasseuses pliées au carré sur une rangée de lits métalliques. Un lavabo et un chiotte. Et, derrière le grillage, posé sur le bureau, le képi de base. Pas de galon. Juste la mentalité du petit chef. Une vraie tête de gardien. Visage fermé. C'est mieux de ne pas croiser son regard. Rougeaud. Hilare, quand il nous surveille. Toujours vautré sur sa chaise, dans son uniforme bleu. Il a vraiment l'air satisfait. Il est titulaire, bien sûr. Il a été le seul candidat pour ce poste. Tous les autres font un roulement ou se font porter malades. Pas à cause du travail, parce que c'est silencieux comme une morgue. De temps en temps, il agite son trousseau de clés et il tend le bras pour saisir sa canette de bière. Que faire d'autre ? Difficile d'imaginer qu'une chose pareille ait été conçue par une femme. Je ne le regarde pas comme un homme, mais comme un ennemi. Une créature malveillante qui a un vilain rictus au coin des lèvres. Il attend. Il fait des heures supplémentaires pour continuer à m'observer. Je me sens laide. J'ai commencé par m'économiser, par ne plus bouger, ne plus penser, faire le vide, fermer les yeux, mais il est toujours là à me fixer, mes gestes ne m'appartiennent plus, je me retiens, je me retiens de toutes mes forces, des heures qui n'en finissent pas, et brusquement ce n'est plus tenable, je dois y aller, traverser cet espace avec son regard qui m'accompagne, ouvrir la porte des toilettes, et la maintenir fermée derrière moi sans m'asseoir sur la faïence, et me relâcher, si violemment que j'ai l'impression d'un bruit de cascade qui envahit tout le bâtiment, il m'entend, la honte et le bonheur de se vider, une délivrance, une tension qui se dissipe, presque une

somnolence, je lis les graffitis sur les murs, France de merde, raciste, je reviendrai, Rachid est passé par là le 15 septembre 1941, François aussi, et Claude, Pablo, Lucien, Yves, Jacques, Joseph Estelle, Jeanne, Lucette, toute une liste de femmes et d'hommes, tous ces noms comme des poèmes, des interrogatoires musclés, Espagne, France, Maghreb, Afrique, Asie, 1937, 1940, 1941, 1942, 1943, Noël 1942, Pierre Lardanchet 1928 - 1943, Marie, Geneviève, André, des vies avortées, et l'autre qui doit se demander ce que je fais, il n'y a pas de fenêtre et je ne suis pas en train de creuser un tunnel, je tire la chasse c'est tout, et il faut rouvrir la porte, traverser l'espace sans jeter le moindre coup d'œil dans sa direction, bifurquer vers le lavabo, me laver les mains et boire, puis retourner vers le lit et m'asseoir en lui tournant le dos. Surtout ne rien faire qui puisse trahir mes pensées. Fermer les yeux pour ne plus le voir. Dehors, il fait nuit. C'est l'hiver, mais c'est une belle nuit de printemps. Je peux encore l'imaginer. Jusqu'à quand ? Là où je vais, il n'y a pas de printemps.

25

Février 1943

Un cauchemar.

REFUGIE : Ca me rappelle quelque chose, une histoire, une autre histoire, quand j'étais quelqu'un d'autre, un petit garçon, il était une fois un petit garçon qui habitait... Qui habitait une ville qui n'existe plus... Rasée... Un pan de mur dressé dans le ciel, avec une seule rangée de fenêtres, à tous les étages celles de la cuisine, avec quelques triangles de linge abandonné sur un fil, un trou béant jusqu'au rez-de-chaussée, la vie est souterraine, tapie dans les caves en attendant les soldats allemands qui moissonnent les fagots de la mort, j'avais dix ans et ce petit garçon jouait dans le jardin au milieu des arbres fruitiers, la ligne de pêcheurs, ligne de démarcation du ghetto pour les tireurs, voilà le jardin, c'était un jour de mars, un jour de pluie, on a entendu le bourdonnement, comme le vol d'un insecte géant et une pluie de points noirs s'est abattue sur la ville, la

vie courait vers les caves, il avait dix ans et il s'était écorché les genoux, et ma mère a sorti son mouchoir pour m'essuyer, mais la tête levée en direction des point noirs qui plombaient le ciel, cette fois elle s'est allongée sur le sol de la cave et ne s'est plus levée, pour attendre le soldat qui n'allait pas tarder, elle a ouvert la bouche comme pour crier, mais aucun son n'est sorti, vivre maintenant avec les souvenirs, dans ce trou, chercher des récipients, un point d'eau, ne plus jamais trouver le sommeil, rester aux aguets, se méfier de ses voisins, Irina, ma femme, j'ai oublié de vous parler de ma femme, elle a sorti un poudrier, se mettre de la poudre au milieu des gravats, mais c'est tout ce qui lui restait, ça l'aide à vivre, juste un instant avec son poudrier et ce bout de miroir, esquisse d'un sourire, puis visage recomposé, fermé en attendant le soldat, ne penser à rien, ne pas regarder dans les yeux, être là c'est déjà trop, ne pas se souvenir de l'enfant, qu'est-ce que c'est un enfant, on peut le refaire, mais une femme, si le soldat l'efface, qu'est-ce qu'on fait, elle se met aussi un peu de rouge sur les joues, juste pour la vie, c'était un jour de pluie, je m'en souviens, je m'étais écorché les genoux, et Irina a levé son joli visage vers les points noirs qui descendaient du ciel, elle a pris son poudrier et la main du petit garçon pour descendre dans la cave, pour attendre que la pluie cesse, il avait dix ans et il en a profité pour se blottir contre elle et respirer son odeur, elle lui faisait mal en le serrant si fort et elle le forçait à s'allonger lui aussi dans le fracas de la pluie en attendant l'attaque du soldat qui s'est arrêté pour la contempler, et là le petit garçon n'avait plus le droit de regarder, je me souviens seulement comment il s'est approché et de son haleine de fiancé, et cette cave grande brusquement comme une cathédrale, le cri d'Irina comme le cri de ma mère programmés à quelques années de distance dans cette même cave, les meuglements et ces brusques silences, je me souviens seulement du bruit terrifiant de ses pas et du contact glacial du métal dans la main, c'est l'enfant qui a poussé la porte au moment où le soldat se penche sur elle pour l'accueillir dans ses rêves, et je me souviens seulement d'avoir tiré au moment où il s'étonnait de la trouver si belle, je me souviens seulement d'un choc violent dans le bras et du fracas de la

balle, et de son étonnement quand il a involontairement basculé sur le côté, les bras en croix. Je me souviens seulement d'une délivrance. Je ne sais pas si elle a regardé le soldat, je ne sais même pas si elle l'a vu, tout ce dont elle se souvient, c'est du rire de l'enfant, le rire d'un enfant qu'on vient de soulager d'un grand poids, un rire rauque, forcé, qui jaillissait de ma gorge et que j'étais incapable de maîtriser jusqu'à ce qu'elle me prenne dans ses bras. C'est une bonne nouvelle la mort de ce soldat Allemand.

26

Février 1943

On entend le dynamitage des immeubles. Parfois un nuage de poussière retombe en bordure de la place. Des badauds regardent le spectacle depuis la terrasse du bistrot. Ils semblent stupéfaits et réagissent à chaque explosion. Certains s'en vont, remplacés par d'autres qui arrivent.

Le notaire et Gaston sont à une table, Lucien et Ange à une autre. Ils sont tous fascinés par les spectaculaires opérations de démolition mais ils se tournent visiblement le dos. On sent qu'un fossé s'est creusé entre eux.

NOTAIRE : C'est un projet immense ! On en rêve pendant un siècle, on se dit que ça va nous prendre vingt, trente ou quarante ans de procédures compliquées et coûteuses et voilà que les Allemands le réalisent en deux jours ! Vingt-cinq mille expulsions d'un seul coup, c'est dingue ! C'est miraculeux ! Trois semaines de dynamitage et on efface toute la crasse et l'obscénité de Marseille. Ils nous font les propretés !

GASTON : Vous perdez quand même une partie de vos revenus...

NOTAIRE : Mon cher ami, je n'ai pas mis tous mes œufs dans le même panier ! J'avais une trentaine d'appartements insalubres rue des Martégales et rue Caisserie, mais vous savez bien que les loyers étaient bloqués... Ils ne couvraient même pas les charges et l'entretien... Je ne perds pas le nord ! Dieu merci, l'essentiel de mon patrimoine est rue Paradis...

LUCIEN : (à Ange) Il a parlé d'entretien ?... Quel entretien ? Il n'y a pas eu de travaux de réfection depuis la mise en place du réseau d'évacuation des eaux usées... C'était en 1920, je me trompe ?

ANGE : Et les loyers ne sont presque jamais déclarés. Ils échappent à l'impôt. Il a dit une trentaine d'appartements ? Donc, autant de caves. Ce n'est pas rien ! Combien ils payaient de loyer pour une cave sans eau et sans électricité, les Féclowick ? Vous vous en souvenez, M'sieur ? (le notaire ne répond pas) Trois cent cinquante francs ? Avec trois cent cinquante francs la cave, ça doit faire un gros magot tous les mois ! Et ça ne couvre pas l'entretien ? Mais il en fait quoi de son pognon ? Il va chez les putes tous les jours, le type ?

LUCIEN : Ses copines ne sont plus là...

ANGE : Il leur trouvera un meilleur logement rue Paradis...

LUCIEN : Et dites-moi, Monsieur l'adjoint... Tous ces locataires déportés, vous les avez logés où ?

GASTON : (furieux) Pas déportés, déplacés !

ANGE : Ben oui, les déportés ils sont moins nombreux et les Allemands ils ont trouvé la solution pour les accueillir chez eux... Mais tu verras que plus tard on trouvera encore les moyens de nous discuter les chiffres !

LUCIEN : (insistant) Alors, ils sont où ?

GASTON : Je ne sais pas, moi ! Ils ont été éparpillés dans les villages ! Roquevaire, Gémenos, Gardanne, Vitrolles, Les Milles, Aubagne, un peu partout... Beaucoup ont été hébergés par leurs familles...

NOTAIRE : Ils vont où ils veulent...

ANGE : Ah non, pas tous !

LUCIEN : Et ces locataires, ils vont être dédommagés ?

GASTON : Dédommagés de quoi ?

LUCIEN : On les a forcés à partir... Ils ont abandonné vêtements, meubles, vaisselle, souvenirs...

GASTON : Tout un fatras d'objets crasseux ou contaminés... Des immondices ! Il n'est pas question d'encourager leur récupération, même si la mairie a eu la faiblesse d'accorder quelques autorisations... Pour le reste, ce sont les propriétaires qui doivent être indemnisés...

Il y a perte de patrimoine et perte de revenus ! L'ordre de la démolition venant directement de Berlin, à mon sens c'est un dommage de guerre... Il y aura une commission nationale pour évaluer le préjudice...

ANGE : (*désignant le notaire*) Vous voulez dire que c'est cet enfoiré qui va se gaver ?

NOTAIRE : (*furieux*) Mais ça suffit, là ! Il se fait acheter son bateau par des juifs en leur faisant miroiter une évasion et il nous donne des leçons de morale ?

ANGE : (*menaçant*) Je fais quoi, moi ?

NOTAIRE : Il s'imagine qu'on ne voit pas son petit jeu ?

ANGE : Je vais lui fracasser la gueule !

JEANNOT : (*apportant les pastis à Lucien et Ange*) Tu bois ton pastis et tu restes tranquille ! Je ne veux pas d'histoire, sinon tu t'en vas !

LUCIEN : (*claironnant*) Jeannot, ces messieurs prétendent que tu as fais une excellente affaire avec les Boches !

JEANNOT : (*de mauvaise humeur*) Quelles affaires ?

NOTAIRE : (*protestant*) Je ne prétends rien du tout, moi !

LUCIEN : (*poursuivant*) Tu n'es pas propriétaire des murs ? La destruction s'arrête juste au bord de la place... Aux pieds de ta terrasse ! Ils disent que ton bistrot a pris trois cents pour cent de sa valeur sans que ça te coûte le moindre centime ! Regarde... Tu avais une double rangée d'immeubles lépreux sous le nez et maintenant tout est ouvert ! Tu as directement la vue sur le Vieux-Port ! De quoi tu te plains ?

JEANNOT : De quoi je me plains ? (*il se tourne vers le notaire*) Je fais des affaires, moi ?

NOTAIRE : (*confus*) Je n'ai rien dit...

JEANNOT : Ils me prennent pour un collabo ?

GASTON : Mais pas du tout ! On n'a pas parlé de ça...

JEANNOT : Je suis un profiteur ?

GASTON : Non...

JEANNOT : Il rase le Vieux-Port et il voudrait que je sois satisfait ? Et ils sont où mes clients, connard ?

NOTAIRE : Je ne sais pas... Je n'ai rien fait...

JEANNOT : Tu les as déportés ?

NOTAIRE : Non.

JEANNOT : Je n'ai plus personne ! Tu crois que la Bonne Mère est contente de voir que sa ville n'est plus qu'un champ de gravas ? C'est un spectacle qui vous plait ? Ca te fait une jolie carte postale ? Ne te gêne pas, prends des photos ! Il n'y a rien de plus triste ! Moi, ça me donne envie de pleurer ! (*montrant les badauds*) Et tous ces gens là, tu as l'impression qu'ils se marrent ?

GASTON : Calme-toi, Jeannot... On fait table rase, mais on va reconstruire !

JEANNOT : Pour qui ?

LUCIEN : Pour les bourgeois.

JEANNOT : Ce sont tous les habitants du quartier qui vont me manquer... Mes voisins ! Les pêcheurs, les petits commerçants, les artisans, les ouvriers, les employés, les putes, les marmots, la vie quoi ! Les bourgeois, j'en ai rien à foutre ! Ils ont honte de nous ? Qu'ils restent sur le Prado, on ne les veut pas !

LUCIEN : Maintenant qu'ils ont tout détruit, il va bien falloir reconstruire et ils vont s'en mettre plein les poches !

ANGE : Plus tard, il faudra bien qu'ils nous rendent des comptes !

NOTAIRE : Encore le donneur de leçon ! (*à Jeannot, tentant une diversion*) On peut quand même avoir notre pastis ?

JEANNOT : Sinon tu m'envoies Oberg et Bousquet ? (*il s'en va*) Tes potes sont encore dans le journal !... Ils peuvent frimer !

NOTAIRE : Ce ne sont pas mes potes ! Bon sang, on devrait se serrer les coudes au lieu de se disputer !

GASTON : Il a raison, nous devons rester solidaires...

LUCIEN : Solidaires ? Vous voulez dire tous collabos ?

NOTAIRE : (*ulcéré*) Je ne vous permets pas !

LUCIEN : Je n'aime pas les Boches ! Pourtant, ce matin j'en ai vu un qui astiquait son fusil aux Pierres Plates... En plein mistral. Il avait froid. Il était vieux. Et encore simple soldat. Il n'a pas dû lever son bras assez souvent. Il était fatigué et il avait l'air d'être pressé de rentrer chez lui... En temps ordinaire, il n'aurait pas été prédestiné à

devenir mon ennemi. (*il a un regard mauvais sur le notaire*) Eh bien, je préfère mille fois ce brave type à ce fumier !

GASTON : Voyons messieurs, s'il-vous-plait, baissez les armes ! Ca ne sert à rien. (*apercevant l'institutrice parmi les curieux qui observent avec consternation la destruction*) Mademoiselle ! Mademoiselle Pélissier ! (*elle se tourne vers lui*) Vous aussi, vous avez perdu votre logement ?

INSTITUTRICE : Je regarde ce qu'il en reste... C'est cet immeuble... Ces deux murs... Troisième étage... La tapisserie jaune avec des grandes fleurs... C'était ma chambre... C'est une journée de deuil, n'est-ce-pas ?

GASTON : Vous avez pu sauver quelque chose ?

INSTITUTRICE : Rien...

GASTON : (*navré*) Je vous aurai donné une autorisation... Vous habitez où ?

INSTITUTRICE : Des amis m'hébergent...

GASTON : Venez me voir. Je peux vous trouver un logement...

INSTITUTRICE : (*sèchement*) Merci... Mais je préfère ne rien vous devoir...

Elle se détourne et s'en va.

LUCIEN : Les marseillais sont en train de choisir leur camp, Monsieur l'adjoint ! (*tirant une charrette à bras plein de meubles et d'objets, Raymond traverse la place*) Alors Raymond, la vie est belle ?

RAYMOND : (*soufflant*) Pas le droit de boire du café, pas de cigarette, pas d'alcool, pas de gras et même pas le droit d'en parler, ça fait monter la pression ! J'en ai assez !

LUCIEN : Qu'est-ce que tu vas faire ? Tu vas entrer dans la Résistance ?

ANGE : Et d'où tu viens avec tout ça ?

RAYMOND : (*gêné*) De là bas...

ANGE : Les immeubles de la place de Lenche ne sont pas dynamités... Tu n'as pas été expulsé... Ces meubles, tu les as volés ?

RAYMOND : (*sur la défensive*) J'ai rien volé. On m'a dit de les prendre...

LUCIEN : Et tu vas en faire quoi ?

RAYMOND : Les mettre dans mon garage... Rue de l'Evêché... J'ai fait le plein de meubles...

ANGE : Tu es devenu brocanteur ? Tu arrondis tes fins de mois ?
Le couple sort des rangs des badauds et s'approche.

MARI : Il nous vole ?

LUCIEN : Il y a des affaires à vous sur cette charrette ?

Le mari et la femme scrutent le chargement. Ils fouillent une caisse et soulèvent un tapis. Raymond est inquiet.

MARI : (*déçu*) Non...

FEMME : (*découvrant un ours en peluche*) C'était à Dolorès ! La gamine du cinquième ! Il manquait un œil... C'était bien son ours, je le reconnais !

MARI : (*menaçant Raymond*) Tu as volé cette peluche à notre petite voisine ?

RAYMOND : Je l'ai ramassée rue de la Caisserie... Prenez-la si vous voulez...

FEMME : Mais elle est où, Dolorès ?

RAYMOND : Si vous ne le savez pas, ce n'était pas la peine d'en faire toute une histoire ! Il y a encore quelqu'un qui veut se servir ? Vous, Madame ? (*il tombe sur la vieille qu'il pousse méchamment devant la charrette*) Vous avez besoin de quelque chose ?... Servez-vous ! (*la vieille fixe le chargement et désigne un objet*) Quoi ? (*il jette un coup d'œil à l'endroit qu'elle désigne*) Qu'est-ce qu'il y a ? Vous voulez le buffet ? Avec la vaisselle ?

VIEILLE : (*émue*) La chaise.

RAYMOND : Vous voulez la chaise ?

VIEILLE : C'est ma chaise.

RAYMOND : Comment ça, c'est votre chaise ? Moi, j'ai ramassé ce qu'on a bien voulu me laisser... Je me suis servi en dernier... J'ai pris les restes !

VIEILLE : Il y a mon nom.

RAYMOND : Où ça, votre nom ?

VIEILLE : Sur le dossier. Joséphine Papallardo.

RAYMOND : (*examinant le dossier*) Putain !

ANGE : (*vérifiant à son tour*) Joséphine Papallardo. Tu vas lui rendre sa chaise.

RAYMOND : (*la détachant*) Elle peut la prendre ! Mais elle va en faire quoi ?

ANGE : Elle va s'asseoir.

LUCIEN : Vous habitez où, Madame ?

Elle se tourne vers le Vieux-Port. Elle semble chercher un repère, mais tout est rasé.

ANGE : (*lui donnant la chaise*) Le nom de la rue ?

VIEILLE : (*elle semble perdue et elle a un geste vague*) Là bas... Rue de la Prison... De ma fenêtre, je voyais le clocher des Accoules. (*elle serre la chaise contre elle et va se placer au premier rang de la terrasse, face au champ de gravas*) C'est toute ma vie qui est là. (*elle s'assoit*) On voit Notre Dame et la Criée.

LUCIEN : Vous ne pouvez pas rester là... Vous allez prendre froid.

VIEILLE : C'est chez moi... Je ne bouge plus.

27

Juin 1943

Une jeune fille juive.

EVE : C'est moi, Eve... Avec Marie, nous étions comme deux sœurs. Comme des jumelles, puisque nous étions dans la même classe, que nous faisons nos devoirs chez l'une ou chez l'autre et que nous partageons tout notre temps disponible... Nous étions insouciantes et espiègles... Nos maisons étaient voisines et nous pensions qu'il en serait ainsi pour toujours. Qui pouvait nous séparer ? Une étoile jaune. L'étoile jaune, comme dans les temps anciens la crécelle des lépreux, t'a mise brusquement en garde contre le fléau dont j'étais atteinte. Sa porte et toutes les autres portes se sont refermées. J'avais dix ans et j'ai compris que je n'étais pas comme toutes les autres petites filles. Papa nous a annoncé qu'il fallait immédiatement tout quitter. Disparaître. Nous cacher. Je n'ai même pas eu le temps de prendre ma poupée. Nous sommes partis dans la nuit. J'ai compris que Papa avait tout préparé depuis plusieurs mois. Le rabbin nous a

amené dans une autre famille. Nous avons tous vécu sous une fausse identité. On m'a donné un autre nom : Françoise Voiron, née à Valence le 30 janvier 1933. Le consistoire ne l'a pas fait exprès, mais le lundi 30 janvier 1933, Hitler est devenu le chancelier du Reich. En même temps, il y a plein de gens qui sont nés ce jour-là. Ce n'est pas de leur faute. Papa et Maman aussi s'appelaient Voiron. On a appris par cœur notre histoire. Combien de temps je suis restée ? Quatorze mois et onze jours. Maman me faisait la classe et elle me permettait d'aller me réchauffer dans la cuisine. A part notre famille d'accueil, nous ne pouvions avoir confiance en personne. Le monsieur m'a dit : « tu ne vas pas chez les gens, tu n'amènes personne, ne dis pas qui tu es, ne dis pas ce que tu fais, tu ne bouges pas, c'est le mieux ! Pas d'imprudence ! » On m'a retiré mes étoiles. J'en avais plus besoin puisque je ne sortais pas. Mon père ne la portait pas lorsqu'il allait travailler. Et Maman non plus. Quand il faisait nuit, nous restions dans l'obscurité. Interdiction d'allumer. On pourrait nous voir. Chaque soir, Maman pleure et Papa la prend dans ses bras pour la consoler. Quand j'entends une voiture s'arrêter au bas de l'immeuble, ou des pas dans l'escalier, ou quand on sonne avec insistance à la porte, j'ai brusquement des contractions douloureuses dans le ventre et des palpitations. J'ai peur. Je me souviens de cette vie ensoleillée quand nous étions encore chez nous. Je me souviens de nos rires avec Marie. C'est si loin. Dans le réduit, je transpire. Je dors. Je crève de chaud. Et je me rendors. Chaque journée est une éternité. Dehors, il fait beau. Beau pour tous ceux qui ne portent pas d'étoiles. Beau pour ceux qui ne vont pas de caves en greniers. C'est un beau matin d'une douce rafle. J'ai l'impression que tout le monde participe à cette chasse aux juifs. Un jour, Papa n'est pas rentré du travail. Ni le lendemain. On ne répondait pas à mes questions. J'ai compris qu'il ne viendrait pas. Qu'il ne viendrait plus. Que je ne le reverrai pas. Plus jamais. Comment Maman appelait Papa ? Je ne m'en souviens même plus. C'est possible ? Deux mois après, c'était au tour de Maman. Quelqu'un a vu un policier la pousser à l'arrière d'une traction. Elle est partie pour Compiègne ou Drancy. J'aimerais bien parler à quelqu'un, juste pour dire quelque chose. Je suis seule. Et j'en ai marre de me

cacher, de rester enfermée derrière des volets clos. Je ne veux plus vivre dans l'obscurité. Je veux me porter volontaire pour la déportation. Je pourrai jouer avec les autres enfants et je ne passerai plus la journée à m'ennuyer... J'en ai assez de rester tranquille. Je veux aller dans un camp ! Je m'appelle Eve ! Je ne suis pas Françoise Voiron et je ne suis pas née le 30 janvier 1933 ! Je m'appelle Eve ! S'il-vous-plaît, je m'appelle Eve ! Je hais cette étrangère qui s'est réfugiée en moi, qui me possède comme un démon et qui vit de mon souffle ! Je hais cette Françoise Voiron qui est devenue moi ! Je l'ai si bien imaginée, si fidèlement mimée que je suis devenue elle ! Est-ce que je pourrais m'en défaire ? Vous me voyez pleurer et rire à la place d'une autre, avoir les manières, me donner le genre, affecter le style d'une autre... Et s'il m'arrivait de me reprendre, si j'osais montrer ce qui restait de mon vrai visage, on ne me prenait pas au sérieux. Cette Françoise Voiron ne me lâchera pas. C'est que, par moment, j'ai été heureuse de n'être pas moi-même... Inoubliablement heureuse. De sorte qu'en maudissant Françoise Voiron, c'est mon propre bonheur que je condamne. Comment faire pour se reconnaître quand on a maquillé sa vie sous celle d'une autre ? Quand on s'y est enfoui si profond qu'on y trouve du goût ? Dites-moi, comment faire pour que cette autre s'en aille de vous quand on est devenue soi-même cette autre ? Je suis Eve ! Qui va se souvenir de moi ?

28

Janvier 1944

Au bistrot

Lucien, Ange et Raymond jouent aux cartes. Antoine, le milicien, se précipite sur Lucien.

ANTOINE : Tu écoutes Radio - Londres ?

LUCIEN : Je n'ai pas de poste.

ANTOINE : Tu as des copains qui l'écoutent ?

LUCIEN : Ils ne me le diraient pas... C'est interdit.

ANTOINE : Ceux qui écoutent Radio - Londres sont des terroristes. Tu le sais ? Ce sont des traîtres. Des youpins et des enjuivés. Tu sais ce qu'on leur fait ?

LUCIEN : Tu les déjuives ?

ANTOINE : (*déconcerté*) Fais pas le malin, toi ! N'exagère pas !
Il s'en va.

LUCIEN : Il devient nerveux...

RAYMOND : Il préfère qu'on écoute sa TSF, mais elle raconte que des mensonges. C'est toi qui me l'as dit.

ANGE : Radio - Londres, ça a vraiment l'air de leur foutre le moral à zéro. C'est brouillé, mais on entend quand même... Il y a des messages codés...

RAYMOND : On n'y comprend rien, mais ça fait rire...

LUCIEN : Pourquoi ils font du zèle ? Ils pourraient se contenter d'expédier les affaires courantes ? Il faut toujours qu'ils en rajoutent et qu'ils entraînent dans leur sillage tous ceux qui se sont égarés ! Les nazis ne sont pas à court de cadavres et Vichy n'est pas obligé de leur fournir l'appoint... Les rafles et les déportations qu'ils organisent sont désormais superflues. Ils ont perdu la guerre. Ils en doutent encore ? Qu'est-ce qu'il leur faut de plus ? C'est dingue ! Ils pourraient arrêter le gâchis. Les bourgeois servent l'Allemagne en espérant conserver leurs privilèges de caste, mais c'est fini ! Ils s'imaginent que les nazis les sauvent de la peste rouge... Ils ont tellement la pétoche qu'ils acceptent n'importe quoi, même l'horreur ! Et ils iront jusqu'au bout.

29

Mars 1944

Sur la route.

RESCAPE : Les seuls paradis sont ceux qu'on a perdus et c'est bien pourquoi ils nous restent dans le cœur de générations en générations. Cette histoire est celle que m'a racontée mon voisin de route. Evidemment, elle ne concerne pas Marseille, mais je lui avais fait la promesse d'en parler. De la raconter. Le plus triste, c'est que j'ai

oublié son prénom et sa nationalité. Ca pourrait être n'importe où. Il nous faut donc imaginer Kharlivan, un village de cent vingt-trois feux blottis autour de son église en bois. Six cent trente-sept hommes, femmes et enfants dont seulement neuf rescapés. (il hésite) Je ne suis pas persuadé qu'il soit indispensable de donner ce genre de détails. Les chiffres sont connus. Même s'ils sont approximatifs, la communauté les considère comme exacts ! Mais n'est-ce pas justement prendre le risque de soulever la question de cette évaluation ? Oublions les chiffres. C'était le début de l'été 1940. Ils allaient commencer les moissons lorsque l'ordre est arrivé. Ils n'ont eu que le temps de prendre une petite valise. Les Allemands étaient déjà là. Ils enfonçaient les portes des maisons pour forcer les récalcitrants à sortir. Ils arrêtaient les hommes ou les tuaient sur place. Ceux de Kharlivan tremblaient, mais ce n'était pas la fraîcheur du matin qui les faisait trembler. Ils frissonnaient sous le souffle de leur destin qui les poussait vers la fosse ou l'exil. Ils cheminèrent longtemps sur les routes entre les champs de blé non moissonnés. Des villages et des hameaux succédaient à d'autres hameaux, nids miséreux de tristesse engloutis par les ténèbres. Dans un crépuscule d'orage, ils découvraient des visions pitoyables, des vieillards et des enfants épuisés qui se laissaient tomber sur la chaussée, ils détournaient la tête pour ne pas voir les soldats enfoncer leurs lames dans les corps ou ils se mettaient à chanter pour ne pas entendre les coups de feu qui ponctuaient leur marche ou les cris des femmes violées. Il n'y avait plus qu'une clameur étourdissante et anonyme. En cours de route, ils perdaient l'image et le souvenir de leurs parents et de leurs enfants, éblouis par les ombres de cette interminable errance. Chacun tenait ses yeux fixés devant ses pieds, essayant de penser à ce qu'il était en train de perdre. Un pas l'un devant l'autre, c'était leur seule chance d'avenir. Celui qui osait se retourner courait un grand danger. Les Allemands, comme des fous sanguinaires, voulaient que le mystère reste entier et qu'il le soit jusqu'à la fin des temps. Pas de témoins. Ainsi, ceux qui n'avaient pas été massacrés sont morts de soif ou d'épuisement. Parfois, un coin de rideau s'écartait à une fenêtre pour faire place à une figure humaine, mais il

n'y avait aucun secours à attendre de qui que ce soit. Ceux qui en ont réchappé ne le doivent qu'à eux-mêmes ou à la Providence. Ils ont connu des lointains de toutes sortes et pendant cinq longues semaines, ils ont habité l'horizon. Jusqu'aux miradors, ultime étape. Treblinka leur a ouvert ses bras.

30

Juin 1944

Bistrot

Gaston, le notaire et Emile prennent un verre. Raymond est à une autre table.

GASTON : J'imagine que les affaires tournent au ralenti ?

NOTAIRE : Elles ne tournent plus du tout. Il n'y a plus aucune transaction. C'est l'attente.

GASTON : Et vous avez des nouvelles de votre associé ?

NOTAIRE : Aucune.

EMILE : Il a été déporté avec le reste de sa famille... Vous avez récupéré ses dossiers, il ne viendra pas vous les réclamer...

GASTON : Alors, vous faites quoi de vos journées ?

NOTAIRE : Et vous ? (*il rit*) Oh, je ne m'ennuie pas ! J'achète des choses... N'importe quoi. Tout ce qui est à vendre. Des bijoux, des tableaux, des meubles d'époque, argenterie, vaisselle, fourrure, j'écume tout Marseille et je dois dire que depuis que vos amis sont arrivés tout me réussit...

GASTON : Les réfugiés sont une mine d'or pour tout le monde...

RAYMOND : Moi aussi, je veux dévaliser les pauvres gens !

EMILE : (*surpris*) Raymond, tu te tais et tu nous fous la paix ! On ne veut pas t'entendre ! Va un peu plus loin...

RAYMOND : (*se levant, excité*) Il paraît que tu donnes mille francs pour un juif... J'en connais des juifs ! Ils ne sont pas tous partis ! Et des gaullistes, trois mille francs ? Je t'en donne, moi !

JEANNOT : (*intervenant*) Allez, Raymond, tu t'en vas maintenant ! Tu n'embêtes pas les clients ! Rentre chez toi !

RAYMOND : Je te dis que je connais des gaullistes ! Emile, il ne veut pas me payer ? Et pourquoi pas moi ?

JEANNOT : *(le repoussant vers l'escalier)* Ca suffit ! Tu remontes chez toi, file !

NOTAIRE : Il a peut être des noms...

EMILE : Je lui enverrai Antoine... On ne sait jamais...

NOTAIRE : Le boulanger m'a dit que tu avais débarqué chez Verratti à six heures ?

EMILE : Ce n'est pas nous, c'est la police qui a eu le tuyau... Ils ont enfoncé la porte, mais il n'y avait plus personne... Charles a dû mettre les voiles cette nuit...

GASTON : Il l'a échappé belle !

EMILE : En tout cas, il a été dénoncé... Par son frère...

NOTAIRE : C'est possible ?

EMILE : Vous avez bien dénoncé votre associé...

NOTAIRE : *(offusqué, chuchotant)* Mais je ne vous permets pas !... Et puis ce n'est pas pareil... Ce n'est pas ma famille !

EMILE : Question d'héritage... Pour vous, c'est une chose banale...

GASTON : Mais je ne vois pas très bien ce qu'on peut reprocher à Charles... Il est juif ?

EMILE : S'il n'a rien fait de mal, pourquoi il aurait pris la fuite ?

GASTON : Il est peut être tout simplement resté dans son atelier...

Il n'est pas du genre à s'aventurer dans les rues après le couvre-feu...

EMILE : J'y suis passé. C'était fermé. Ca veut quand même dire qu'il y a quelque chose, non ? D'abord, il y a son fils qui disparaît...

GASTON : Il ne disparaît pas... Il est à la campagne.

EMILE : Ensuite, sa femme...

GASTON : Vous feriez quoi si vos parents habitaient à la campagne ? Vous mettriez votre femme et votre fils à l'abri, non ? Au moins, ils mangeraient à leur faim et ils seraient loin des bombardements...

EMILE : Antoine est allé rendre visite aux parents de Charles... Ils étaient seuls... Il les a interrogés... Et il les a exécutés... Nous savons maintenant que Charles a rejoint le maquis... Mais on sait où il est et on va s'occuper de lui. *(il se lève)* Charles était votre ami ? Il vaudrait mieux l'oublier...

GASTON : (*qui le regarde s'éloigner*) Vous l'avez entendu ? Il me fait peur, maintenant...

NOTAIRE : A moi aussi.

31

Adrienne aujourd'hui.

ADRIENNE : La guerre, c'est pas que du mauvais, faut pas croire tout ce qu'on vous raconte... Il y a du bon, aussi !... Vous savez, j'ai été élevée à la dure, je suis une fille de paysans et on remonte assez loin en arrière, à six ou sept générations sur la même terre, une ferme d'une trentaine d'hectares à cheval sur les communes de Cabriès et Bouc-Bel-Air. Et sur toutes ces générations, il n'y a eu qu'un seul enfant, ça évite la division des terres et les disputes et c'est tant mieux. Je ne vous dis pas que c'était volontaire et que les autres enfants ont été noyés comme des petits chats, mais nous venons au monde pour travailler et les paysans ne font pas de sentiments, ils considéraient sans doute que deux bras suffisaient pour assurer l'avenir, et je suis la seule à ne pas avoir respecté cette règle et je le regrette, car j'ai un garçon et une fille qui s'entendent comme chien et chat, qui se font des mauvais coups et qui ne s'adressent plus la parole depuis des années, la dernière fois, je vous parle d'il y a plus de vingt ans, ça s'est terminé à coups de pelle, le problème c'est qu'ils sont restés voisins et que ma fille ne veut pas quitter la maison où elle a passé son enfance et jusqu'à aujourd'hui, c'est connu les paysans sont têtus et elle ne bougera plus sauf si on nous exproprie de notre terre... J'ai été obligée d'organiser le partage chez le notaire, la terre au garçon et des appartements à ma fille, en faisant attention de garder l'usufruit pour ne pas être jetée à l'hospice... Je suis allée à la petite école de Cabriès juste le temps de savoir lire, écrire et compter, on n'a pas besoin d'autre chose et après j'étais dans les champs avec mes parents... Le travail était difficile parce qu'on avait vingt hectares de légumes qu'il fallait ramasser en saison tous les jours, le reste était en pâturage parce qu'on avait aussi une jument pour tirer la charrette, quatre vaches, des moutons, des

chèvres, des lapins et des poules. On vendait la viande sur commande et on faisait aussi du fromage... A 15 ans j'allais seule au marché de Bouc-Bel-Air et dès l'année suivante je suis allée à Gardanne. Et encore la suivante jusqu'à Marseille par la nationale et la rue de Lyon. J'allais place de la Joliette et place de Lenche. Du producteur au consommateur qu'on disait. Je payais 2 francs l'emplacement pour trois tréteaux d'un mètre. Là-bas, je vendais tout. Je revenais à vide. Il me fallait un peu plus d'une heure pour aller et autant pour revenir, après il fallait s'occuper de la jument... J'aimais beaucoup le contact avec les gens, mais il faut tout le temps surveiller la marchandise. On a dû prendre un enfant de la Ddass, un orphelin, pour nous aider à la ferme et sur les marchés. On le nourrissait et on le formait au métier, il dormait dans une remise. Ce sont des fainéants et ils chapardent tout ce qu'ils peuvent, ces gosses et il faut savoir les tenir. Le nôtre, le premier, je ne me souviens plus comment il s'appelait, il était vraiment difficile, il fallait lui donner des torgnoles pour qu'il comprenne, et il s'est enfui, on n'a plus eu de ses nouvelles et on nous en a donné un autre, un peu attardé mais plus obéissant qu'on a gardé jusqu'après la fin de la guerre, il s'appelait Abel... J'ai continué à faire mes marchés tous les jours avec le gamin de la Ddass... Quand la guerre a été déclarée, les prix ont vraiment augmenté, je me suis alignée sur les autres primeurs et les paysans qui vendaient comme moi leurs récoltes... La guerre a été une période très faste... Pourquoi les prix ont augmenté ? Parce que les circuits d'approvisionnement ne fonctionnaient plus comme avant, manque de chauffeurs et pénurie d'essence... En 39 et 40, les marchés étaient encore assez libres, ensuite tout a été contrôlé, le placier municipal inspectait la marchandise, on l'évaluait, et il fallait qu'on présente les tickets de ravitaillement en repartant. C'est avec tous ces contrôles que les prix se sont envolés. Le paysan n'aime vraiment pas les contrôles. Il travaille, il vend ce qu'il produit, de quel droit on va lui dire ce qu'il doit faire, à qui il doit vendre et à quel prix ? C'est la loi de l'offre et de la demande et ça a toujours été comme ça ! Un contrôle, ça vous oblige à tricher. Vous donnez quelques billets à l'employé municipal et à son chef et s'il le faut au chef du chef et

même jusqu'à l'élu qui s'occupe des emplacements et aussi les deux gardiens de la paix, il fallait les arroser tous. Si vous regardez bien, Joliette et Lenche, c'était le même périmètre et les mêmes placiers, six jours de marché par semaine, avec une poignée de maraîchers ils se doublent tous leurs petits salaires de fonctionnaire juste en fermant les yeux... Et en même temps, ils font leurs courses et ils mangent à leur faim... Qu'est-ce qu'ils peuvent demander de plus ? Ils n'ont pas souffert ! A cette époque, les paysans comme nous ne mettaient pas leur argent à la banque, on gardait les espèces à la ferme, on le cachait. Dans l'année 39, j'avais mis suffisamment de billets de côté, sans que mon père s'en aperçoive, pour acheter comptant un appartement rue Puits Baussenque, c'est mon mari qui est venu pour la signature parce que je n'avais pas le droit, c'était Miguel qui était le chef de famille. Il n'y a pas eu de problème parce qu'il avait entièrement confiance. En 40, j'ai mis de côté en espèces de quoi acheter trois autres appartements, toujours rue Baussenque, et cinq en 41, rue du Panier et rue des Belles Ecuelles, à un propriétaire juif qui était pressé d'emmener toute sa famille à l'étranger, en Amérique je crois, c'était une sorte de placement pour lui parce qu'il habitait place Félix Baret, ce n'était pas le même genre d'habitation si vous voyez ce que je veux dire, et il m'a vendu tout le lot, en espèces justement ça l'arrangeait, et j'ai eu de la chance parce qu'il y avait un adjoint qui voulait aussi l'acheter et qui a tenté de lui faire du chantage à la dénonciation... Mais l'autre ne s'est pas laissé faire, il avait assez d'argent et il avait encore le bras long et des relations... Donc, j'ai tout pris. J'ai vendu du poulet, du lapin et de l'agneau en grande quantité et surtout à des bourgeois qui venaient de Castellane, du Roucas ou du Prado et qui se battaient pour en acheter le plus possible et à n'importe quel prix. Et du bœuf aussi j'en ai passé ! En 42, j'ai pu acheter un immeuble rue des Muettes et début 43 un autre immeuble rue de la République, près du passage de Lorette. Celui-là, il avait deux entrées et 24 appartements plus des chambres de service... C'était d'un bon rapport. Quand les Allemands sont arrivés, c'était plus difficile pour se déplacer parce que j'étais contrôlée trois ou quatre fois sur le trajet et plus dangereux à cause

des bombardements... Les bourgeois venaient quand même jusqu'à la Joliette pour m'acheter tout ce qu'ils pouvaient... Quand on a faim, on prend des risques... Et j'ai gagné beaucoup beaucoup beaucoup d'argent... En plus, on travaillait le cochon... Et Miguel faisait du jambon et du saucisson extra... J'ai acheté un autre immeuble en 44, toujours rue de la République, vers Sadi Carnot, et après il y a eu la Libération et encore après j'ai eu des procès qui ont duré trois ans, soi-disant que j'aurais acheté des appartements à des gens qui n'étaient pas les vrais propriétaires, mais les demandeurs n'ont pas pu le prouver car le notaire n'avait plus les actes de vente originaux et j'ai gagné. J'ai gagné tous les procès parce que j'ai pris un bon avocat qui m'a coûté un appartement... Plus tard, les épouses ont pu avoir un compte en banque et un chéquier. Je pouvais me faire virer les loyers sur mon compte et le paiement en espèces a été restreint... Je n'avais plus besoin de faire la tournée des locataires parce qu'à la fin ça me prenait quand même trois ou quatre après-midi à la fin du mois... C'était du temps perdu... Et Miguel ne voulait pas s'en occuper... Alors, j'ai confié la gestion à un syndic et j'ai continué à vendre mes légumes sur les marchés parce que je ne sais faire que ça et que c'est la seule chose qui me plaise vraiment... Mais à partir de l'hiver 47, ce n'était plus pareil... Je gagnais beaucoup moins... La bonne période était finie... Les marchés, ça me manque quand même et j'aimerais y retourner de temps en temps, mais mon fils a trop mauvais caractère... Et puis, il n'y a plus de marché place de Lenche et celui de la Joliette est désert... Il ne faut pas regretter... On peut dire qu'une seule chose, c'est que la guerre et surtout la défaite ont été une aubaine pour nous autres... Et on n'est pas les seuls... Sur le Vieux-Port, je connais des propriétaires qui sont rentrés dans leur argent ! Demandez au notaire, celui qui est en bas de la rue de la République et qui a dénoncé ses collègues juifs... Il vous dira qu'ils ont fait au moins trente fois la culbute !... Qu'est-ce qu'il y a ? Je suis trop bavarde ?

ANGE : Non, Non, parlez, parlez, ça me rafraichit !

ADRIENNE : De toute façon, c'est pas pour ce qu'on dit...

32

Août 1944.

Au bistrot.

Au loin, on entend des coups de feu et des tirs d'artillerie ou de chars. Sur la place, Gaston, le notaire, Lucien, Ange et Raymond sont assis face au Vieux-Port et observent la colline de Notre Dame de la Garde. Gaston scrute la colline avec une paire de jumelle.

GASTON : Ridicule ! Vous vous laissez tous couillonner par de simples rumeurs. Ce sont des fantômes. Quand les prisonniers reviendront, la vérité éclatera et vous aurez l'air fin ! Dans les camps, comme à Auschwitz, on ne gaze que les poux. Parfaitement. C'est une question d'hygiène. Tout le monde sait que les poux sont des impitoyables vecteurs de maladies. Les poux, c'est le mal du siècle. Il faut les exterminer.

NOTAIRE : Je ne sais pas où se trouve Auschwitz, mais tout le monde devrait y aller...

LUCIEN : Pourquoi vous n'y envoyez pas votre fils ?

NOTAIRE : Parce que j'ai tout ce qu'il faut contre les poux...

GASTON : C'est le peuple qui manque d'hygiène...

LUCIEN : Bien sûr ! Il est sale et inculte. Et pourtant, il va prendre le pouvoir... Vous allez être surpris !

GASTON : Mon pauvre ami !

LUCIEN : La politique, c'est pourri...

GASTON : Mais non ! Les pires salauds ont toujours des bontés passagères qui ne leur coûtent rien et les grands bonhommes ont leurs petites saloperies du dimanche, c'est naturel... C'est de tous les temps...

LUCIEN : C'est le brigandage capitaliste qui est responsable de cette guerre et si on le laisse faire c'est encore le capitalisme qui va profiter de la reconstruction...

NOTAIRE : Jusqu'à maintenant, les soldats du Reich nous défendaient contre la Bête soviétique, contre Staline et les communistes. Demain, ce seront les Américains. Et dites-vous bien

que l'Union soviétique, ce sont les juifs... Ils veulent dominer le monde. Le combat continue.

LUCIEN : Vous êtes en pleine confusion... C'est l'argent qui domine le monde. Et il n'est pas du côté des communistes.

NOTAIRE : L'argent ! L'argent, ce n'est pas pour les culs-terreux ! Ils ne sauraient pas quoi en faire ! L'argent, il faut le désirer pour qu'il vous aime... C'est réservé à une certaine élite...

RAYMOND : (*brusquement excité*) Il y a des chars rue Vauban ! Les Américains donnent l'assaut !

GASTON : (*regardant à la jumelle*) Ce n'est pas le drapeau américain... C'est un char français !

ANGE : Je veux voir l'Allemagne quand elle ne sera plus qu'une décharge de panzers...

LUCIEN : J'espère qu'elle ne se relèvera jamais. Mais avant, les FFI vont s'occuper des collabos ! Ca va être le grand nettoyage ! Ca ne vous inquiète pas ?

GASTON : Et pourquoi ?

ANGE : Parce que le vent a tourné !

GASTON : Ca fait déjà un petit moment que les élus et les fonctionnaires se sont découvert des problèmes de conscience... On évite les choix douloureux. On se borne à administrer. On se réfugie dans une sorte d'exil intérieur... Par exemple, je ne fais plus rien. J'attends.

ANGE : C'est de la prudence...

LUCIEN : Depuis le mois de juin, il y a comme une épidémie de conversions parmi les fonctionnaires vichysants... Comme le dit la fable, ils ne mourraient pas tous mais tous étaient frappés !

GASTON : Je ne signe plus rien. Je délègue. J'explique au personnel qu'il n'est pas obligé d'obéir.

LUCIEN : C'est de la désobéissance civique ?

GASTON : C'est une attitude de désengagement...

LUCIEN : Voilà qui va fournir des alibis à un certain nombre de hauts fonctionnaires qui ont à se reprocher des actes douteux pour leur conscience peut être, et pour leur carrière certainement... Mais vous serez quand même jugé.

GASTON : Je ne le crois pas. Il y a longtemps que nous avons pris contact avec la Résistance... C'est la milice qui va payer. Il y aura des exécutions sommaires. Emile a pris la fuite... Ils le retrouveront. Les autres seront donnés en pâture à la foule...

RAYMOND : (*excité*) Ca barde ! Ca barde ! (*à Gaston*) Vous me prêtez vos jumelles ?

GASTON : (*lui donnant ses jumelles*) Plusieurs fois, j'ai failli entrer dans la Résistance... Vous pouvez demander à ma femme... Je leur en aurais fait voir de toutes les couleurs à ces salauds !

ANGE : Et pourquoi vous ne l'avez pas fait ?

GASTON : Il faut avoir le temps et connaître des gens...

ANGE : Ca dépend des gens qu'on fréquente...

RAYMOND : A la mairie, j'en connais une qui pratiquait la collaboration horizontale...

LUCIEN : Si je comprends bien, Monsieur l'adjoint, avec un peu de chance à la Libération vous pourriez être auréolé d'une gloire qui ne vous aura rien coûté ?

ANGE : C'est dégueulasse !

GASTON : Je n'ai rien à me reprocher...

LUCIEN : (*à Ange*) Tu vas voir qu'ils vont tous s'en sortir...

ANGE : La guerre n'est pas terminée qu'ils sont déjà en train de se fabriquer une bonne conscience collective... On ne savait rien. On ne pouvait pas deviner ce qui se passait. Je n'évoque même pas les lettres de dénonciations. (*le notaire est mal à l'aise*) Je parle de l'indifférence et du silence.

LUCIEN : De l'égoïsme.

ANGE : Cette façon qu'on a eu de détourner la tête... Moi aussi ! J'ai ma part de responsabilité et je m'en veux. Il y avait urgence. J'aurais pu sauver les Féclowick... Tout le monde a connu un juif. Un juif qu'on aimait bien, je veux dire... Qu'on aurait pu cacher... Mais il ne me l'a pas demandé...

TEMOIN : Le matin, mon seul souci était de passer inaperçu comme un mouton dans un troupeau. Un matin, on nous a fait évacuer le camp. C'était la première fois depuis bien longtemps que je remarquais le ciel dégagé. Il faisait soleil ! La route était pleine de civils allemands qui abandonnaient leurs maisons et qui fuyaient devant l'avancée des troupes russes. Et nous étions au milieu, nous les prisonniers et nos gardes. Mais voilà : les SS ont commencé à se dépouiller de leurs uniformes et de leurs armes. Ils les ont jetés dans le fossé qui longeait la route et là, sous nos yeux éberlués, ils ont brusquement perdu l'apparence qu'ils avaient encore un moment avant. Ils s'habillaient en civil, détachaient les chiens, redevenaient les braves gens qu'ils avaient été et ils retournaient dans leurs maisons et à leurs affections... L'Histoire changeait sous nos yeux. L'idée que l'Allemagne pouvait l'emporter ne m'a jamais effleuré. C'était une impossibilité. Pour l'humanité, l'espoir est un devoir. C'est sur l'espérance qu'on peut construire quelque chose. Mais en même temps, est-ce que ce n'est pas aussi ce qui empêche la révolte ? A Marseille, il n'y avait plus personne pour se réjouir de mon retour.